

LA CONFRONTATION DU PROCESSUS DE REFOULEMENT AVEC L'INHIBITION ¹

Dr. NEZAHAT ÖZEL (TANÇ)

Notre sujet est la confrontation du phénomène d'inhibition étudiée par Pavlov lors de ses recherches sur le réflexe conditionnel et le refoulement que Freud considère comme le pilier de la psychanalyse.

Dans une première partie, nous avons tâché d'étudier le phénomène du refoulement freudien qui consiste dans l'activité exercée par le moi (sa partie inconsciente) pour freiner l'énergie brute provenant des instincts, de l'inconscient, freinage qui se fait conformément aux exigences du surmoi et de la réalité extérieure. Ce phénomène de refoulement qui passe inaperçu dans les conditions ordinaires de la vie, peut s'observer dans des faits concrets tels les erreurs, les lapsus, les rêves et surtout dans les névroses proprement dites. Nous verrons que d'une part les lapsus, les erreurs et les rêves qui constituent les phénomènes de la psychopathologie de la vie quotidienne et qui ne sont que des filtrations dans le champ de l'activité de ce qui a été refoulé dans l'inconscient et d'autre part les névroses avec leur charge d'énergie refoulée plus grande, peuvent s'expliquer par le même principe et sont mûs au fond par le même mécanisme.

Dans une seconde partie, nous avons passé en revue l'activité d'inhibition pavlovienne, phénomène observé et étudié lors de ses recherches sur les réflexes conditionnels. Nous avons vu ce phénomène avec ses conditions de formation et son mécanisme et conclu ensuite que l'on peut ramener toutes ces formes d'inhibition à un mécanisme unique, celui d'interférence.

Dans une troisième partie, nous avons tâché de démontrer que si l'inhibition est un arrêt d'activité dû au conflit des stimuli opposés dans des

(1) Cet article est un extrait de la thèse d'habilitation faite en 1953 à la section de psychologie de la Faculté des Lettres à İstanbul.

Dans cet article sera présentée seulement la troisième partie de la thèse. Mais avant d'aborder cette partie qui est la confrontation de l'inhibition et du refoulement, il convient sans doute de dire quelques mots sur le problème qui nous préoccupe.

conditions particulières, le refoulement de son côté peut se ramener au même principe, c'est-à-dire à une interférence et pour ceci nous avons examiné une à une toutes les conditions de l'interférence appliquée au phénomène d'inhibition et de refoulement.

Pavlov a étudié le fonctionnement du cerveau chez le chien. De nombreuses expériences et observations lui ont fait constater que la région sous-corticale qui est une source d'énergie considérable, a des possibilités limitées pour mettre l'individu en contact avec le monde extérieur. Ces possibilités s'élargissent grâce à l'intervention de l'activité des hémisphères cérébrales, de telle sorte qu'une excitation arrivant aux organes des sens, fait fonctionner, grâce aux hémisphères cérébrales, l'énergie des régions sous-corticales, elle se greffe pour ainsi dire à cette énergie, et de cette façon se forment les réflexes conditionnels, autrement dit les réflexes acquis.

D'autre part, les hémisphères cérébrales règlent la quantité de l'énergie brute venant des régions sous-corticales, grâce à l'activité dite d'inhibition elles font arrêter l'énergie prête à réagir à certains stimuli, ou encore font dévier cette énergie vers d'autres buts. Les hémisphères, d'une part par l'activité dite d'inhibition règlent donc la quantité de cette énergie et d'autre part déterminent les buts vers lesquels doit tendre cette énergie. De la sorte, les relations de l'individu avec le monde extérieur se trouvent réglées de façon à devenir plus profitables à l'individu.

L'adaptation de l'individu au monde extérieur se fait donc de deux façons: ou grâce à une activité de caractère positif qui assure la possibilité d'ajouter des relations innombrables à un nombre limité d'activités, ce sont les réflexes conditionnels ou les réflexes acquis ou encore par le côté négatif de cette activité, ou l'inhibition par laquelle les relations innombrables se trouvent limitées, ce qui constitue le côté négatif de l'éducation, de l'apprentissage (learning), autrement dit le freinage, le réglage des relations de l'individu avec le monde extérieur.

Dans ce travail, nous nous proposons d'étudier des deux activités précitées, la seconde dite d'inhibition. La première, ou la grande possibilité de relations et d'activités assurée par la formation des réflexes conditionnels, constitue le problème du learning. Ce problème est plutôt l'objet d'étude des branches de la psychologie expérimentale qui visent le problème de l'apprentissage (learning) et celui du béhaviorisme.

Le problème de l'inhibition étudiée par Pavlov uniquement du point de vue expérimental, autrement dit comme un réglage et une limitation (tant au point de vue quantitatif que qualitatif et quant à son but), ce problème de

l'inhibition et celui du refoulement dans l'inconscient des tendances incompatibles avec le surmoi et la réalité, autrement dit le réglage et le freinage de l'énergie brute émanant de l'inconscient, réglage qui se fait conformément aux exigences sociales et à la réalité, et qui assure également la détermination de la quantité et du but vers lequel est dirigée cette énergie, le problème du refoulement en somme, et celui de l'inhibition montrent une certaine ressemblance. En effet, ces deux activités expriment deux processus dont les recherches bien que faites dans des directions différentes: l'une par l'expérience, l'autre par l'observation, ont une certaine parenté et malgré la différence de langage, d'expression et de méthode, il n'est pas difficile de confronter les explications concernant ces deux processus et de trouver leurs points communs, c'est justement ce qui constitue notre problème.

Dans le fonctionnement de la personnalité psychique, soit dans des conditions normales, soit dans des états dits de névrose qui correspondent à des états plus ou moins éloignés du normal, ou même encore dans l'explication des lapsus, des erreurs (la psychopathologie de la vie quotidienne), états dont on néglige d'ordinaire l'explication, on peut essayer d'appliquer les points de vue de Pavlov et de Freud. Car il est possible de trouver dans ces deux points de vue le mécanisme essentiel qui servira de clef dans l'explication de tels états.

L'explication synthétique et à première vue un peu fantaisiste de Freud trouvera un point d'appui et un critère plus solide et convainquant une fois qu'on la confrontera avec l'explication de Pavlov qui marche dans la voie expérimentale, et dont les recherches se rapportent directement aux sciences positives tant par leurs objets d'étude que la méthode appliquée.

Quant à la méthode de Freud (la psychanalyse) et son objet d'étude (l'inconscient), ils ont suscité le doute par leur nouveauté et seul parfois le côté thérapeutique de la psychanalyse a servi de critère pour la justesse des points de vue de Freud.

Pour les points de vue sur le fonctionnement de la psyché en cas normal et pour les explications des cas de névrose, les observations et les expériences faites par Pavlov et les recherches sur les névroses expérimentales peuvent servir de critère et apporter une preuve plus convainquante et plus solide aux explications de Freud.

Nous tâcherons de confronter le processus freudien de refoulement avec celui de l'inhibition étudiée par Pavlov, et nous verrons jusqu'à quel point les conditions de formation et le mécanisme de l'inhibition peuvent s'appliquer au processus de refoulement. Si l'on peut vérifier les résultats obtenus par Freud grâce à la méthode des réflexes conditionnels étudiés par Pavlov d'une façon systématique en s'appuyant sur les réactions extérieures du chien

dans des expériences faites en pur physiologiste, alors les résultats obtenus par Freud y trouveront une confirmation et un critère objectif.

Pavlov, dans diverses conversations faites avec les psychologues, les avait avec empressement questionné sur la place en psychologie des résultats qu'il avait obtenus dans ses recherches expérimentales en physiologie. Mais ses questions étaient toujours restées sans réponse. Selon lui la psychologie doit profiter des expériences concernant l'activité nerveuse supérieure, car "les physiologistes s'occupent du fondement, tandis que les psychologues construisent l'étage supérieur, et comme ce qui est simple, élémentaire, se comprend sans l'aide de ce qui est compliqué, alors que le compliqué ne peut être compris sans l'aide de l'élémentaire, notre position est donc la meilleure, disait-il, car nos recherches et nos succès ne dépendent en rien des leurs. Je crois, au contraire que, pour le psychologue, nos recherches ont une très grande importance puisqu'elles doivent, par la suite, constituer la base même de la connaissance psychologique." (2).

Pavlov avoue la grande difficulté qui existe au point de vue complexité entre le système nerveux du chien, son objet d'étude et celui de l'homme. Mais il espère que les recherches faites sur le chien dans la seule voie de la physiologie préparera des possibilités pour la compréhension de l'activité supérieure de l'homme.

Pavlov reconnaît très bien les difficultés concernant les recherches en psychologie dont la principale est constituée par son objet qui est très complexe. "En psychologie (dit-il) en effet il s'agit de phénomènes conscients et nous savons fort bien à quel point la vie psychique est un tissu bigarré de conscient et d'inconscient. Le psychologue m'apparaît, dans ses recherches, comme un homme marchant dans l'obscurité avec dans les mains une petite lanterne qui n'éclaire que des zones très limitées" (3). Pavlov demande donc une grande place pour l'inconscient dans les recherches psychologiques. D'autre part à côté des psychologues qui marchent dans les ténèbres, existent selon l'expression de Claparède "des psychologues qui voient dans les ténèbres, ce sont les psychanalystes (4).

La méthode employée donc par Freud est sans doute désignée à satisfaire Pavlov. Seulement, on peut se demander si ces choses que l'on voit dans les ténèbres, les résultats ainsi obtenus correspondent aux résultats trouvés par les méthodes objectives. Nous verrons au cours de notre travail que constitue la confrontation des deux points de vue, jusqu'à quel point ceci

(2) I. P. Pavlov. "Les réflexes conditionnels". pp. 85 et 86. Paris, Félix Alcan 1927.

(3) I. P. Pavlov. "Les réflexes conditionnels", p. 86.

(4) F. Challaye. Freud. pp. 367 et 368, 1948, Melottée, Paris.

est possible. Le problème consiste à appliquer les résultats trouvés par Pavlov dans les expériences des réflexes conditionnels et concernant particulièrement l'inhibition, avec les faits décrits par Freud concernant le processus de refoulement, et de démontrer que ces deux processus, l'inhibition et le refoulement ne sont que des processus identiques, par leur mécanisme, leurs conditions de formation et par certains caractères, quoique exprimés en des langages différents.

Pour faciliter et préparer cette confrontation, nous nous proposons de voir de près dans les deux premières parties de ce travail les activités de refoulement de Freud et celle d'inhibition de Pavlov, avec leur mécanisme et leurs conditions de formation.

TROISIEME PARTIE

L'INHIBITION ET LE REFOULEMENT SONT-ILS AU FOND LE MEME PROCESSUS PAR LE MECANISME ET LEURS CONDITIONS DE FORMATION, EXPRIMES EN DES LANGAGES DIFFERENTS ?

Est-il possible de traduire les conditions et le mécanisme de l'un dans le langage de l'autre?

Dans les deux premières parties nous avons étudié les activités dites de refoulement et d'inhibition au point de vue de leur mécanisme et de leurs conditions de formation, et nous avons conclu que ces deux phénomènes sont des processus dynamiques, dûs au conflit des forces et que ces forces vaincues dans certaines conditions peuvent réapparaître et entrer de nouveau en activité, par le retour du refoulé ou la déshinhibition.

Dans cette partie, nous confronterons le refoulement et l'inhibition: et nous tâcherons de démontrer que ces deux activités exprimées en des langages différents sont au fond identiques quant à leur mécanisme et leurs conditions de formation. Et pour ceci, nous prendrons les faits d'inhibition qui sont des réactions extérieures directement observables, nous considérons ces faits avec leur mécanisme et leurs conditions de formation pour les confronter avec les conditions de formation et le mécanisme du refoulement en nous appuyant sur des exemples concrets (faits d'observation cités dans la première partie).

Si l'on considère les différentes formes d'inhibition, on voit que l'on peut réduire ces inhibitions à deux mécanismes essentiels, au point de vue du développement de la relation entre le stimulus et la réaction et du résultat

obtenu. L'inhibition est un processus dû à un stimulus positif, son mécanisme peut être expliqué par une adaptation ou une interférence. L'adaptation (terme employé par Hilgard et Marquis, "Conditioning and leaning", p. 105) ou l'inhibition passive est le mécanisme de l'inhibition interne, tandis que l'interférence est un processus actif dû à l'éveil de deux activités contraires en même temps, ou l'inhibition externe. Cette dernière inhibition est un conflit de forces. Comme, d'autre part, le refoulement de Freud est également un conflit de forces, pour confronter avec le refoulement, nous prendrons en considération cette dernière forme d'inhibition. Les différentes formes d'inhibition étudiées par Pavlov peuvent donc se ramener à deux mécanismes essentiels: l'adaptation, autrement dit une habitude négative qui s'obtient par la répétition du stimulus et l'affaiblissement de la réaction. Ce qui nous intéresse ici c'est l'interférence, le mécanisme de cette inhibition est le conflit de deux réactions contraires et on a comme résultat l'affaiblissement des deux réactions à la fois ou de l'une des deux, autrement dit l'inhibition.

Les expériences montrent que si l'on applique deux stimuli en même temps, qui appliqués à un certain intervalle donnent des réactions identiques, la réaction obtenue est plus forte que chacune des réactions obtenues séparément. Mais si on applique des stimuli éveillant des réponses différentes, ou encore contradictoires, le résultat est différent: les réactions entrent en conflit, ou toutes les deux s'affaiblissent, ou encore l'une des deux disparaît totalement, et ceci est une interférence, l'interférence des réactions. Mais l'inhibition ainsi obtenue n'est pas définitive, obtenue dans certaines conditions elle disparaît aussi dans d'autres conditions (désinhibition).

Nous pouvons résumer comme suit les conditions de formation de l'inhibition qui est au fond son mécanisme. (Hilgard et Marquis, opus cité 114).

- 1) L'interférence a lieu par le réveil de deux réactions contraires en même temps.
- 2) L'inhibition dépend de l'intensité et de la qualité des réactions.
- 3) La durée de l'inhibition dépend de la durée de la force qui assure l'interférence.

Nous allons essayer maintenant d'appliquer ces conditions de mécanisme de l'interférence à l'inhibition obtenue dans les expériences de Pavlov et au refoulement. Et nous verrons que les deux processus ont au fond le même mécanisme.

Les conditions de formation et le mécanisme de l'inhibition (interférence) et du refoulement:

La première condition :

L'interférence (inhibition) a lieu lorsque on éveille des réactions incompatibles en même temps.

Cette condition est la condition essentielle de l'inhibition sous forme d'interférence. Nous verrons l'application de cette condition à l'inhibition de Pavlov et au refoulement de Freud.

Nous commencerons par la forme d'inhibition la plus simple: l'inhibition qui se trouve à la base de tout réflexe conditionnel:

Pour obtenir chez le chien un réflexe conditionnel au son du métronome, on lui fait d'abord entendre le son du métronome. Le chien tourne la tête du côté d'où lui vient le son, c'est la réponse naturelle du chien par l'organe approprié au son, autrement dit la réaction originale, naturelle. Mais si on lui présente en même temps de la viande (dans des conditions décrites dans la deuxième partie), cette réaction naturelle au son disparaît, se greffe à la place la réaction salivaire, autrement dit la réaction salivaire conditionnelle au son. Donc le même stimulus, le son éveille deux réactions différentes: une réaction naturelle, le mouvement de la tête dans la direction du son, le fait d'écouter et l'autre la réaction conditionnelle de salivation à la viande. Au cours de l'expérience la première réponse est inhibée pour laisser sa place à la réaction salivaire. Ici on voit l'inhibition d'une réaction due à son interférence avec une réaction conditionnelle. Le *même stimulus*, produit *deux réactions différentes*: la première l'action d'écouter, et l'autre la salivation avec la suppression de l'acte d'écouter. L'une de ces deux réactions, la première, est supprimée.

Dans une autre expérience, Pavlov se sert comme stimulus du courant électrique, l'application du courant électrique à un point quelconque de la peau éveille une *réaction naturelle de défense*. Si on donne au chien en même temps de la viande, avec production de salivation, sous l'action de ces deux stimuli différents on obtient deux réactions différentes: la défense et la salivation. Et à la fin de l'expérience la réaction de défense disparaît pour laisser sa place à celle de salivation. La réaction naturelle au courant électrique est donc inhibée, autrement dit des deux réactions différentes éveillés par le même stimulus, le courant électrique, l'une des réactions a pris le dessus.

Appliquons maintenant cette condition au refoulement:

Le refoulement veut dire conflit: les instincts et les tendances qui se trouvent dans le ça demandent la satisfaction conformément au principe de plaisir. S'ils ne rencontrent aucun obstacle, si la censure ne voit pas d'inconvénient, ces forces atteignent leur but et obtiennent le droit de satisfaction. Mais s'il est

question des instincts et des tendances incompatibles avec le surmoi, alors la situation change: le moi vue l'incompatibilité du principe de plaisir avec le principe de réalité, leur oppose une certaine résistance et empêche leur satisfaction, le rejette hors de la conscience. Donc ici aussi il est question tout comme dans les expériences de Pavlov de deux réactions différentes: l'une conforme au principe de plaisir et poursuivie comme but par les instincts, et l'autre conforme au principe de réalité. Si leurs deux réactions se concordent, pas de problème, les instincts se satisfont. Mais si elles sont opposées, alors il y aura refoulement, autrement dit l'inhibition des instincts. Donc comme l'avait exprimé Freud "pour qu'il y ait refoulement il faut que le principe de déplaisir domine celui du plaisir" (Freud, *Métapsychologie*, p. 70). Les différents exemples d'actes manqués et de rêves cités dans la première partie nous montrent que cette condition est à la base de l'acte de refoulement.

Si nous considérons les actes manqués, on voit clairement ce conflit surtout dans les lapsus, car la farce refoulée se montre ici telle quelle sans prendre la forme de symboles comme dans le rêve, ou celle de symptômes comme dans les névroses.

Exemple de lapsus: Un orateur parle de "fermer la séance", alors qu'il s'agissait d'ouvrir la séance". Ouvrir la séance exprime la tendance conforme au principe de réalité, tandis que clôre la séance serait conforme au désir venant du ça (principe de plaisir). Le lapsus traduit ici la victoire du principe de plaisir. (Une série d'autres exemples de lapsus, d'erreurs... est examinée de la sorte. La même explication est appliquée aussi aux exemples de rêves et de névrose).

Dans les actes manqués dans les rêves et dans les névroses donc, le conflit se déroule entre le principe de réalité et celui de plaisir, et pour qu'il y ait refoulement et inhibition, il faut que le principe de réalité lui soit supérieur comme force, et que le plaisir éveillé par la satisfaction du principe de réalité domine le plaisir promis par la satisfaction des instincts.

On peut donc appliquer la première condition de l'inhibition au refoulement et dire: pour qu'il y ait refoulement il faut l'existence en même temps de deux réactions opposées.

Le refoulement comme l'inhibition se pratique à chaque instant, l'homme pour vivre conformément aux normes sociales, fait face à deux forces opposées (dans la plupart des cas) l'une venant du ça et dominée par le principe de plaisir, l'autre venant du surmoi imposant le principe de réalité. Et le refoulement se pratique tout comme l'inhibition, sans grand fracas, et le conflit ne prend une forme dramatique, ne constitue un problème que si la force à réprimer prend une proportion trop grande.

La deuxième condition :

Le degré de l'inhibition dépend de l'intensité et de la qualité de la réaction qui fait l'interférence.

Les réactions opposées qui entrent en interférence peuvent être plus ou moins différentes au point de vue qualitatif ou quantitatif, et l'inhibition varie selon ces différences.

Dans le premier exemple de réflexe conditionnel cité plus haut, les réactions en interférence étaient l'action d'écouter (réaction naturelle au son) et la salivation (réaction conditionnelle). Après quelques répétitions la première réaction était inhibée au profit de la seconde.

Dans le second exemple: l'interférence était entre la réaction de défense (naturelle) et la salivation. Ici aussi la réaction de défense est inhibée, seulement le conflit à liquider a été plus dur. En effet, en poursuivant l'expérience il suffisait d'appliquer le courant à d'autres points de la peau et la réaction de défense recommençait, et elle était plus forte qu'au début. Rappelons ici quelques particularités de la formation de réflexes conditionnels et les détails de cette expérience.

D'une façon générale, pour la formation d'un réflexe conditionnel il faut respecter un certain rapport dans le dosage d'intensité des stimuli employés (expliqué dans la deuxième partie), autrement dit le stimulus à être conditionné, c'est-à-dire le stimulus de la réponse à conditionner ne doit pas être fort. Mais comme nous avons vu dans l'exemple de l'expérience avec le courant électrique, même la réaction à un stimulus assez fort (courant électrique brûlant la peau) pouvait être inhibée. Ici il importe de signaler un point, c'est que l'inhibition ne frappe pas seulement dans cette expérience la réaction de défense, mais que le stimulus de destruction de la peau n'éveille même pas de douleurs: et ceci est démontré par "l'absence de moindre signe de variation dans le pouls, la respiration" (Pavlov, Leçons sur les réflexes cond. p. 30). Tandis que si les réactions de destructions et celle de nutrition n'étaient pas reliées, le résultat serait tout différent, avec variations de pouls et de respiration. On peut donc conclure qu'une réaction même à un stimulus très fort peu être inhibée, seulement à une condition: le stimulus employé même le plus fort (dont la réaction est à inhiber) doit être "psychologiquement plus faible, et biologiquement moins important que le second" (Pavlov, Leçons, p. 30).

Ici dans l'expérience avec le courant électrique, le courant électrique même assez fort est de faible intérêt à côté du stimulus se rapportant à la nourriture. Ce fait est du reste confirmé dans la vie courante, car les animaux ne craignent pas la blessure lorsqu'ils sont à la poursuite de leur proie.

Mais si dans l'expérience le courant est appliqué à l'os au lieu d'être appliqué à la peau, alors comme Pavlov l'a observé au cours d'une expérience "la réaction de défense cette fois-ci n'a pu être conditionnée (Pavlov, Leçons, p. 30).

Dans le phénomène d'interférence pour que l'une des réactions soit inhibée il importe de voir la qualité des réactions; pour qu'une réaction soit inhibée au profit d'une autre il faut que cette dernière soit plus forte physiologiquement et plus importante biologiquement que la première.

Passons au refoulement: Pour qu'il y ait refoulement, il faut que le facteur de déplaisir soit supérieur à celui de plaisir (première partie). Expliquons-nous: nous avons déjà signalé en parlant du mécanisme du refoulement que le refoulement voulait dire un conflit, et que ce conflit passait entre les instincts contenus dans le ça poursuivant le principe de plaisir, et le moi qui reconnaissait le droit de satisfaction à ce principe dans la mesure où il concordait avec le principe de réalité et le surmoi. Comme le refoulement est une inhibition au point de vue du mécanisme, tout comme l'inhibition, il doit dépendre de la qualité des forces en question. L'étude du refoulement nous montrera la justesse de ce point de vue: En effet, selon Freud, le contenu du ça n'est pas uniquement formé par les instincts sexuels, comme il l'avait cru au début de ses recherches, mais qu'à côté des instincts sexuels, dans le sens large du terme comprenant les tendances sexuelles et d'affection sous leurs formes introjetées et projetées, existent également entremêlés à ces instincts et poursuivant le même but, les instincts agressifs sous la forme projetée et introjetée. Les instincts ou les forces qui se trouvent dans le ça ne sont donc pas tous de même nature.

D'autre part les prohibitions imposées par le surmoi ne sont pas également de même nature: le surmoi règle tout au début conformément au surmoi parental, et acquiert au cours de son développement d'autres ordres et prohibitions venant des différents groupes sociaux auxquels appartient l'individu: race, religion, nation, humanité ou aux normes sociales en général. Et il faut signaler aussi la réalité extérieure à laquelle le moi doit se conformer.

Les instincts sont alors en conflit avec les exigences sociales. Seulement étudiées de près on voit que ces forces en conflit sont de nature différente. Parfois l'interdiction religieuse et la morale sont en lutte avec les instincts sexuels, d'autres fois le principe de réalité est en conflit avec les instincts sexuels tournés vers l'individu lui-même ou l'égoïsme... Les instincts donc que les normes sociales et le principe de réalité veulent limiter le champ d'action sont loin d'être de même nature.

Ici intervient l'hierarchie des instincts: si nous considérons par exemple les instincts sexuels, est-ce leur forme introjetée sous forme d'égoïsme ou de narcissisme qui est la plus importante ou l'érotisme, sa forme projetée? Est-ce la satisfaction des instincts sexuels qui vient au premier plan ou celle des instincts destructeurs? Et d'autre part, la position du surmoi, des normes sociales en face de ces divers instincts est-elle la même? Le surmoi montre-t-il la même sévérité ou la même tolérance à ces diverses tendances? Autrement dit le sentiment de déplaisir éveillé en toutes ces circonstances d'enfreinte des ordres venant du surmoi est-il identique dans tous les cas? Il est certain que non. Cela veut dire que l'activité de refoulement que le surmoi fera exercer au moi pour rejeter hors de la conscience les tendances, ne sera pas toujours de même intensité. D'autre part, le contenu du surmoi avec les différentes prohibitions éthiques, religieuses, sociales sont loin d'être identiques aux différents âges de l'individu et de l'humanité. On peut donc conclure: il s'agit tout d'abord d'étudier les instincts au point de vue de leur importance pour la vie de l'individu, et leur degré d'importance selon qu'ils sont nécessaires pour le maintien de la vie organique.

On peut d'autre part étudier la qualité des instincts pour voir jusqu'à quel degré ils sont conformes à la réalité extérieure et au surmoi. Le surmoi défend le droit de satisfaction aux instincts et le degré de cette défense varie selon certaines conditions (époque, race, religion...). Ici surgit une différence, la différence essentielle qui existe entre le refoulement freudien et l'inhibition pavlovienne: cette différence provient du reste de la différence de leur objet d'étude. En effet, pour Pavlov qui étudie les réactions et l'inhibition chez le chien, le problème est celui du conflit entre différents instincts et l'inhibition d'une partie de ces instincts à la fin du conflit. Ici on ne peut s'arrêter que seul sur leur importance pour l'individu du point de vue physiologique et à côté du monde des instincts existe chez l'homme, la couche psychique du surmoi chargée de régler ces instincts conformément au principe de réalité et aux normes sociales. La lutte se déroule du reste entre ces trois couches: le moi, le ça et le surmoi. Autrement dit le ça qui contient les instincts est en lutte avec le moi chargé d'appliquer les restrictions du surmoi.

Si l'on considère l'inhibition pavlovienne, il est seulement question, quand il s'agit des réactions en lutte, du degré d'importance des instincts auxquels sont attachés les stimuli, pour la vie biologique et physiologique du chien, seule importe la hiérarchie des instincts au point de vue vital.

Tandis que dans le refoulement la situation est différente, ici c'est la qualité des instincts par rapport aux exigences du surmoi et du moi qui importe: il peut arriver que les différents instincts soient en lutte chez l'homme:

dans certaines conditions de deux instincts incompatibles l'un se met à primer l'autre, mais ce n'est pas là un refoulement. Car le refoulement est une lutte, un conflit entre les instincts d'une part et le moi d'autre part, qui se propose de régler le ça conformément aux exigences du surmoi. Même si le conflit est entre les instincts d'une part et le moi d'autre part, qui se propose de régler le ça conformément aux exigences du surmoi, même si le conflit est entre les instincts, (par exemple entre l'instinct d'amour maternel et l'égoïsme), le conflit est encore par rapport au surmoi et doit être réglé par le moi. Cela veut dire que dans l'inhibition pavlovienne ou dans le phénomène d'interférence, les forces qui entrent en conflit sont les réactions qui correspondent aux instincts propres à la vie de l'individu et de l'espèce et pour son adaptation aux conditions du monde extérieur. Tandis que chez l'homme, à côté de ces deux espèces de réactions (pour la conservation de l'individu et celle de l'espèce), existe une autre série de réactions faites pour son adaptation aux conditions du monde extérieur. Tandis que chez l'homme, à côté de ces deux espèces de réactions (pour la conservation de l'individu et celle de l'espèce), existe une autre série de réactions faites pour son adaptation aux normes sociales et l'interférence, le conflit a lieu entre ces différentes espèces de réactions. Donc bien que au point de vue du mécanisme, le refoulement et l'inhibition soient deux processus identiques, le refoulement par la différence qualitative des forces en conflit (comparées à celles qui sont en question dans l'inhibition), est une activité plus étendue et plus large. L'inhibition assure le dressage de l'animal, tandis que le refoulement assure l'éducation de l'homme et la civilisation. Il est d'une part question (dans l'inhibition) du réglage de l'individu, ou des nécessités biologiques par rapport aux conditions physiques, d'autre part (dans le refoulement) il s'agit du réglage des besoins organiques de l'homme par rapport aux normes sociales et à la réalité.

S'il est question de mettre une hiérarchie entre les instincts, viennent sans doute en première ligne ceux qui assurent la vie et la conservation de l'individu, et ensuite ceux qui assurent la conservation de l'espèce ou les instincts sexuels. C'est pourquoi Pavlov, dans ses expériences, prenait comme réflexe absolu celui de la salivation à la nourriture, car ce réflexe vient en premier dans la série des réflexes, et comme tel il est facile de lui greffer les autres instincts.

Dans le refoulement, il faut voir le *degré d'importance* des deux principes, le principe de réalité et celui de plaisir, principes qui représentent les éléments en conflit. Lequel des deux principes est le plus important? Le ça exprime les besoins de l'organisme, et selon Freud les instincts sont des excitations venant du ça et ne cessant qu'après satisfaction, tandis que le surmoi dans le sens le plus large exprime l'ordre social.

Selon Maslow qui classifie les instincts sous le nom de "needs", (Maslow. A theory of human motivation, Psychological Review, pp. 383, 1949), il y aurait chez l'homme ces différents "needs" cités d'après leur ordre d'importance: 1) les besoins physiologiques, 2) les besoins de sûreté, 3) les besoins d'amour, 4) le besoin d'estime, et enfin 5) le self-actualisation. Ces deux derniers besoins paraissent correspondre au contenu du surmoi freudien, tandis que les trois premiers expriment les tendances du ça. Donc selon Maslow, le contenu du ça prime celui du surmoi au point de vue de l'importance. D'après lui, le même ordre s'impose pour le droit de satisfaction des instincts: c'est seulement une fois les premiers besoins satisfaits que les seconds, les troisièmes... demandent leur part. Dans le langage de Freud cela veut dire qu'il est question de satisfaire les exigences du surmoi une fois que les tendances du ça seront liquidées. Mais ne peut-on pas penser ici au cas de mésentente entre ces diverses tendances? Le principe de plaisir qui régit les trois premiers besoins serait-il toujours conforme à celui de réalité, le principe des deux derniers besoins? Du reste le refoulement a lieu, autrement dit le problème du refoulement surgit justement dans des cas de mésentente entre ces différentes tendances. Le principe de plaisir, qui assure la satisfaction des besoins de l'organisme, du ça est sans doute assez fort. Mais le principe de réalité et les exigences sociales et éthiques autrement dit le surmoi et le moi doivent être assez forts également chez une personne ayant réalisé un développement psychique normal, pour pouvoir tenir tête en cas voulu au principe de plaisir.

Selon Freud, le contenu du ça, les instincts sont semblables chez tous les hommes. Du reste cette conception de considérer comme identique chez tous les hommes les forces contenues dans l'inconscient a valu à Freud l'une des critiques les plus rigoureuses. Selon lui ce qui varie avec le temps, l'époque, c'est le moi et le surmoi. Dès la naissance le principe de plaisir domine chez l'enfant, tandis que le principe de réalité se forme et se développe progressivement tout comme le moi qui est chargé de l'appliquer. Même si nous acceptons telle quelle cette conception, il ne faut pas oublier de dire que les tendances contenues dans le ça suivent une certaine évolution. Ainsi, les tendances sexuelles qui s'expriment au début comme des tendances englobant l'éros — l'affection — la sexualité dans le sens large du terme, sous leur forme introjectée et projectée n'atteignent leur forme définitive visant la procréation qu'à l'époque de la puberté, avant cette période elles sont diffuses et vagues (première partie). Elles ne peuvent atteindre leur but qu'après la puberté. Le contenu du ça se développe donc avec le temps. Comme l'organisme montre des différences selon les individus, il faut reconnaître des différences individuelles dans l'intensité du ça, du reste Freud reconnaît la différence de constitution et son importance. Mais selon lui, ce qui

change et évolue c'est surtout le moi et le surmoi dont le contenu est assuré par l'éducation et la formation des normes sociales.

Si l'on considère les forces en conflit dans le processus du refoulement, il y aurait d'une part le principe de plaisir régissant les tendances du ça, qui sont presque semblables chez tous les hommes et qui évoluent avec l'âge, et le principe de réalité et le surmoi qui évoluent avec le temps, mais qui varient selon l'éducation, les influences sociales, les règles de la morale chez les différents individus, et le moi chargé d'appliquer le principe de réalité et qui est à un degré d'intensité et de maturité différent chez chacun de nous. Dans le conflit il est question du degré d'importance de ces différentes forces.

Nous avons vu au début que pour obtenir l'inhibition du réflexe absolu lors de la formation du réflexe conditionnel, il fallait un certain rapport de saturation et d'intensité entre les deux réflexes (absolu et conditionnel) : de sorte que pour faire remplacer une réaction naturelle à un certain stimulus par une réaction conditionnelle, autrement dit pour avoir une inhibition de la réaction naturelle, avec à la place la formation d'une réponse conditionnelle, il fallait la saturation de la première réaction, ou un certain équilibre entre les deux. Un centre qui serait même supérieur qualitativement à un autre, pour pouvoir dominer l'autre, doit être chargé, saturé. Par exemple, le centre alimentaire est supérieur au centre de défense au point de vue qualitatif, mais si le centre alimentaire n'est pas chargé, n'est pas de même intensité, le centre de défense le dominera (deuxième partie). Donc il est question du degré d'importance de deux centres dans le cas où ces centres en lutte sont d'intensité égale. Cette explication est celle donnée par Pavlov, voici ce que montre l'expérience :

Les réactions alimentaires sont les plus fortes qualitativement, même plus fortes que celles de défense. Mais si on renforce chez le chien (au point de vue intensité) les réactions et les réflexes de défense, autrement dit si on multiplie les stimulus de ces réactions, alors le réflexe de défense domine l'autre, comme "le plateau d'une balance auquel on a ajouté un certain poids". (Pavlov, les réflexes cond. p. 263). Du reste ceci se réalise également dans les conditions naturelles: les animaux dans leurs luttes ordinaires pour la proie ne craignent pas de se déchirer la peau, de se blesser, car dans cette situation le centre alimentaire domine celui de défense. Mais si les blessures s'aggravent, si l'os par exemple est atteint, alors l'animal, quittant le combat, se sauve: c'est la victoire du réflexe de défense.

Appliquons ceci au refoulement : Ici encore ce qui importe, c'est l'intensité des deux forces en conflit, de même que leur nature. Ainsi, un moi

faible ne peut faire face au principe de réalité et un surmoi au contenu maigre ne peut vaincre les pulsions du ça.

Dans des conditions normales, chez ceux qui ont une constitution psychique et organique solide, le processus de refoulement se déroule sans difficulté et le principe de réalité et le surmoi triomphent facilement du principe de plaisir. Mais comme le dit Freud, "nous sommes tous plus ou moins nerveux", c'est pourquoi nous sommes tous sujets dans la vie quotidienne aux lapsus, aux erreurs, aux rêves qui ne font au fond que révéler les refoulements ratés. Autrement dit dans le conflit, le moi est de temps en temps vaincu.

Du reste, comme le fait bien remarquer Freud, au cas où le moi montre de légères défaillances, comme lors des migraines et des fatigues, même dans des conditions normales, les poussées mal dominées, mal refoulées venant du ça font de légères irruptions dans le champ d'activité. Les rêves en sont également un exemple fréquent: pendant le sommeil la résistance du moi n'étant pas forte, les images refoulées entrent en activité sous forme de symboles. Le même mécanisme se remarque dans les névroses: Ici c'est la charge énergétique (affective) qui joue le plus grand rôle. Dans la névrose, les instincts sexuels, malgré la défense du moi, entrent en activité sous forme de symptômes, car les restrictions du surmoi sont très rigoureuses quand il s'agit des instincts sexuels. D'une façon générale, les mesures sociales (religieuses, d'éducation...) mettent des restrictions à la satisfaction sans borne des instincts sexuels du point de vue d'intensité et de but. C'est pourquoi on a, d'une part, l'intensité des instincts, et d'autre part celle des restrictions (saturation des deux). D'où vient, dans ces conditions, l'équilibre de la balance (image employée par Pavlov) dont les plateaux sont trop chargés. Dans les cas de névrose la charge d'énergie affective contenue dans l'inconscient cherche la voie de satisfaction en détrompant le moi et la censure, et pour ceci le sujet a recours aux symptômes, autrement dit fait dévier les instincts de leur but naturel et leur donne une autre forme. Car le surmoi et le principe de réalité étant supérieurs au ça au point de vue qualitatif et quantitatif, peuvent facilement vaincre les tendances venant du ça, (dans la plupart des cas sexuels), mais au cas où le ça est d'une intensité supérieure, il triomphe. Mais les symboles ou le déguisement sauvent au moins les apparences à la faveur du surmoi.

Si nous considérons les ascètes, les martyres, bien que chez l'homme les besoins biologiques priment tous les autres au point de vue importance, chez eux (les martyres) le surmoi étant sursaturé et chargé intensément, le conflit, la lutte se terminent à la faveur du surmoi. De sorte que dans de

telles conditions, l'individu laisse inhiber les instincts servant à la conservation de l'individu et de l'espèce, instincts les plus importants pour toute créature vivante, et fait ce sacrifice avec le plus grand plaisir, le moi exécute les ordres venant du surmoi avec un grand enthousiasme. Ceci est semblable comme mécanisme au cas d'inhibition observée par Pavlov, où le réflexe de défense bien développé du chien triomphait du réflexe alimentaire. Même dans le cas où le courant électrique était d'une intensité assez forte au point de brûler la peau, on n'enregistrait pas les variations de pouls et de respiration chez l'animal, autrement dit on ne remarquait pas des signes de douleurs, de même chez les martyres on ne décèle pas le moindre signe de remontrance, ni de plainte, au contraire ils paraissent être dans le comble du bonheur.

On peut donc conclure: les tendances qui se trouvent dans le ça et qui expriment les besoins organiques, viennent sans doute avant le contenu du surmoi en ordre d'importance comme dans la classification de Maslow. C'est-à-dire ces tendances priment toutes les autres au *point de vue qualité*. Mais comme le contenu du surmoi s'enrichit et que le surmoi se développe avec le temps, et que ces différentes couches psychiques gagnent d'intensité sous la pression sociale, le surmoi domine le ça. Et la supériorité des tendances, supériorité qui existe à la naissance laisse progressivement sa place à celle des normes sociales, et à l'intensité de la pression sociale. Du reste la civilisation veut dire sacrifice, la civilisation et l'éducation veulent dire refoulement et inhibition, mais une inhibition et un refoulement faits à propos et à sa juste place. Selon l'expression de Freud, "le ça est amoral, le moi tâche d'être moral, le surmoi est hypermoral".

Voyons la dernière condition:

L'inhibition qui veut dire une suppression et non pas une destruction définitive de la réaction, ne dure que tant que continue l'activité de la réaction faisant l'interférence.

Voyons d'abord la réalisation de cette condition dans les expériences de Pavlov: Prenons encore comme le cas le plus simple: l'inhibition qui existe à la base de tout réflexe conditionnel:

La réaction naturelle au stimulus employé qui est le son du métronome, est le mouvement des oreilles dans la direction du son, autrement dit la réaction naturelle du son. Mais si en même temps que le son on présente de la viande à l'animal si on associe les réactions au son avec celles faites à la viande, (dans certaines conditions), on obtient une réaction conditionnelle

au son. Ainsi la première réaction naturelle au son, celle d'écouter se trouve inhibée, et apparaît à sa place la réaction conditionnelle salivaire. Mais quand on poursuit l'expérience, c'est-à-dire on continue à ne pas donner de viande, la réaction salivaire s'affaiblit et finalement disparaît. Ceci exprime *la disparition de l'inhibition*, la fin de l'inhibition, car la réaction appropriée au son, celle d'écouter, qui est inhibée réapparaît et la salivation cesse. Donc, une fois la force faisant l'interférence disparue, la force qui était inhibée réapparaît, la réaction recommence. Cela veut dire que l'inhibition ne dure que tant que continue la réaction assurant l'inhibition. Pavlov, "sans s'arrêter sur sa nature" l'appelle extinction, et ceci consiste en la disparition de l'effet du stimulus conditionnel dans le cas où le stimulus conditionnel n'est pas accompagné du stimulus absolu. Dans de telles inhibitions certaines conditions ont un rôle: le système nerveux du chien, ensuite la jeunesse et l'ancienneté des réflexes conditionnels est d'une certaine importance. Il faut signaler également la force physiologique des réactions en lutte (déjà signalé).

Ce qui attire encore l'attention, c'est que pendant le phénomène d'inhibition l'extinction n'apparaît pas seulement au niveau de la réaction en question, mais frappe aussi d'autres réactions (Pavlov, Leçons p. 55). Ceci se réalise également dans le phénomène du retour du refoulé.

Donc les expériences précitées nous montrent que l'inhibition elle-même est sujette à inhibition. Une telle inhibition (extinction) considérée par rapport à la réaction absolue, est la suppression de l'inhibition, la désinhibition de la réaction naturelle (celle d'écouter), considérée par rapport à la réaction conditionnelle, une inhibition, car cette réaction conditionnelle est arrêtée. Et la réaction absolue dont l'activité est barrée par la réaction conditionnelle est délivrée de l'inhibition et a repris son activité.

Expliquons le phénomène d'une façon schématique: Le son du métronome étant pris comme stimulus, dans les conditions de l'expérience il y a deux réactions à ce stimulus: R_1 : la réaction absolue (celle d'écouter), et R_2 acquise plus tard ou la réaction conditionnelle de salivation. Ces deux réactions sont en conflit, et R_2 triomphe à la fin de la lutte, R_1 se trouve inhibée. Seulement l'inhibition ne dure qu'autant que continue l'activité de R_2 , et si par une circonstance quelconque R_2 disparaît, R_1 réapparaît, c'est la disparition de l'inhibition ou la désinhibition. Ce qui cause la disparition de R_2 peut être une autre réaction, un autre réflexe (réflexe d'investigation). Alors cette nouvelle réaction qui entre à l'état d'interférence avec R_2 , se trouve inhibée et n'étant plus en interférence avec R_1 , R_1 se libère de l'inhibition.

Cette explication schématique convient à toutes les formes d'inhibition dont le mécanisme est l'interférence: on peut assurer l'inhibition d'une activité en la mettant en interférence avec une seconde activité, et ensuite pour libérer cette activité de l'inhibition, il suffit d'affaiblir cette seconde réaction d'une façon quelconque.

Ce schéma s'applique également au "counter-conditionning" de Hilgard et Marquis. Le counter-conditionning se passe ainsi: " Si la réaction qui est d'abord inhibée est une réaction conditionnelle, alors le phénomène d'interférence a lieu par l'apparition d'une nouvelle réaction incompatible au même stimulus" (Hil. et Marquis, p. 114). Ceci consiste dans la vie quotidienne dans la succession d'une nouvelle habitude à une ancienne. Dans de telles expériences à l'extinction de la dernière réaction la première réaction conditionnelle réapparaît. Par exemple Hull signale une telle expérience (Hilgard et Marquis, p.114): On apprend aux rats de trouver et de manger de la nourriture au bout de 20 pieds de distance, on augmente ensuite cette distance jusqu'à 40 pieds, mais les rats continuent à s'arrêter encore à l'ancien point de repère (20 pieds). Seulement à mesure que les expériences se poursuivent, cette tendance a disparu, et ils se sont arrêtés à 40pieds de distance.

Ensuite quand on a cessé de donner de la nourriture au bout de 40 pieds, les rats se sont mis de nouveau à s'arrêter à 20 pieds. Cette expérience est un exemple de régression. Si la réaction de refoulement est inhibée sous l'influence d'une cause, d'un stimulus quelconque, la réaction qui était inhibée (refoulée) réapparaît. Une forte émotion peut tenir lieu de stimulus en question, à la suite d'une telle émotion les habitudes acquises disparaissent et les anciennes réapparaissent, ceci correspond à la régression. Une émotion forte éveillant une forte réaction, dans la plupart des expériences, occasionne la disparition des habitudes (réflexes conditionnels) jusque là acquises. Ceci dénote une régression dans le progrès remarqué dans l'acquisition des nouvelles habitudes.

Voyons l'application de cette condition au refoulement :

Nous avons déjà vu que le but de l'activité dite de refoulement était de tenir à l'écart certaines tendances inconscientes. Mais les tendances ainsi tenues à l'écart, ou refoulées ne sont pas détruites, elles restent loin du champs d'activité tant que continue l'action de la force refoulante.

Selon Freud, dans le refoulement il n'est pas question de destruction, " il ne convient pas de se figurer le processus de refoulement comme un

fait survenu une seule fois et ayant provoqué des effets durables, à peu près comme lorsqu'on a tué quelque chose de vivant qui reste mort. ” (Freud, *La Métaphychologie*, p. 77).

Du reste dans l'expérience faite par Pavlov sur le réflexe conditionnel, l'inhibition de la réaction R¹ au stimulus absolu n'était pas une destruction définitive. Une fois la seconde réaction faisant l'inhibition disparue, la première réaction réapparaissait. C'est pourquoi “une dépense continuelle de forces est indispensable au maintien du refoulement et au cas où elle cesserait, la réussite de ce dernier serait compromise. (Freud, *La Métapsychologie*, p. 77). De même dans les réflexes conditionnels, à la suite de l'affaiblissement dans certaines conditions de la seconde réaction (conditionnelle) et son inhibition, on dénote la réapparition de la première réaction ou sa désinhibition. C'est pourquoi “la réussite du refoulement étant compromise, un nouvel acte de refoulement devient nécessaire” (Freud, loc. cit. p. 77), tout comme le refoulement de la réaction désinhibée par le stimulus absolu afin d'assurer de nouveau l'inhibition. D'après Freud, on pourrait expliquer ce phénomène de la façon suivante: “ Le refoulé exerce une pression continuelle dans la direction du conscient, et celui-ci, par une contre-pression équivalente, doit maintenir l'équilibre. Le maintien du refoulement nécessite donc une dépense énergétique permanente. ” (Freud, loc. cit. p. 77). Le refoulement donc n'est pas un processus statique, mais un processus dynamique. Dès que la force refoulante diminue d'intensité, la force réapparaît, ceci correspond à la désinhibition pavlovienne, ou à la libération de l'inhibition. On peut donc conclure: dans le phénomène de refoulement, la force refoulée étant représentée par les instincts, et le principe de plaisir qui les régit, et la force refoulante par le moi, chargé d'appliquer les restrictions dictées par le principe de réalité et le surmoi, pour que le refoulement soit raté il faut que le moi fléchisse par sa faiblesse devant les exigences du ça ou que le surmoi et le principe de réalité soient moins forts que le principe de plaisir. Dans de tels cas le refoulement ne réussit point, il y a le retour du refoulé. Le retour du refoulé se fait sous différentes formes: on le rencontre soit dans les petits faits sans grande importance de la vie quotidienne, comme les lapsus, les erreurs, les oublis, les rêves, phénomènes qui expriment des éruptions de peu d'importance venant de l'inconscient et échappent au contrôle d'un moi affaibli, à tous ces phénomènes on peut ajouter encore les névroses, les sublimations, ou la thérapie psychanalytique qui sont des retours du refoulé sous différentes formes et conditions. Dans la première partie, nous avons vu le retour du refoulé dans les actes manqués et les rêves, avec exemples à l'appui et explication. Dans la vie quotidienne, lorsque la résistance opposée par le moi faiblit, les forces refoulées ou tenues en inhibition

(les tendances, les instincts, les souvenirs) entrent de nouveau en activité. Dans le langage de Pavlov c'est la libération des forces de l'inhibition ou la déshinhibition, et dans celui de Freud c'est le retour du refoulé. Pour le retour du refoulé donc ou pour la déshinhibition, il faut la faiblesse de la résistance faite par le moi par rapport à l'intensité des forces venant du ça. La faiblesse de la force refoulante, ou de la résistance du moi, autrement dit, la faiblesse de la force faisant l'interférence par rapport à la force qui est à inhiber; selon les différents degrés de cette faiblesse et le rapport d'intensité des deux forces, le retour du refoulé se fait à différents degrés: à moitié, ou totalement.

Si nous considérons les actes manqués, (première partie), on voit clairement dans ces phénomènes le conflit de deux forces ouvertement. Seulement les actes manqués, les lapsus, les erreurs, les oublis une fois passés en revue, on voit que comme l'a très bien et d'une façon systématique exprimé R. Dalbiez, on peut rassembler sous trois schémas essentiels les différents faits exposés d'une manière un peu touffouse par Freud dans la "Psychopathologie de la vie quotidienne".

- 1) Ou une force fait irruption dans le champ d'activité sans rencontrer une contre-force.
- 2) Ou le retour du refoulé se fait par suite du conflit de deux forces.
- 3) Ou encore la force refoulante triomphe ouvertement, par l'inhibition totale de l'autre.

1) La réapparition totale de la force refoulée se remarque dans les actes que Freud appelle symptomatiques, par des actes qui échappent au contrôle et la résistance du moi. (première partie). Fredonner un air, sans s'en rendre compte, jouer avec les mains tout en étant occupé à faire autre chose, des actes en somme sans importance, apparaissent sans rencontrer l'opposition du moi et sa résistance, et sans lutter avec cette force. Ainsi, pour Freud une personne qui se tairait par la bouche parlerait avec le bout des doigts, et se trahirait par mille gestes et mouvements dont elle ignorerait elle-même le sens. De la sorte, diverses tendances qui se trouvaient refoulées dans l'inconscient rentrent dans le champ d'activité. Ces actes symptomatiques sont au fond semblables aux symptômes des états névrotiques.

2) Si le moi oppose une plus grande résistance aux instincts, alors le conflit est plus dur, et les deux forces entrent en interférence. Et après une certaine lutte la force refoulée peut se libérer de l'inhibition. Le retour du refoulé se fait à différents degrés selon l'intensité de la résistance du moi.

Par exemple, dans certains lapsus le refoulé réapparaît tel quel, sans aucune déformation, et le désir, l'opinion, le mot refoulé dans l'inconscient réapparaît (déjà exposé dans la première partie). Et parfois le refoulé, au lieu de réapparaître entièrement, se trahit par des mots déformés, où on voit un assemblage du mot refoulé et du mot refoulant : par exemple par quelqu'un pour éviter de dire le mot "boche", et voulant dire "motte" prononce malgré lui le mot déformé "moche" qui est un amalgame des deux. Un mot sans signification apparemment, mais qui révèle son sens à l'analyse: il exprime le conflit des deux forces, et les représente textuellement. De même, dans tous les exemples d'actes manqués, on voit ouvertement le mécanisme des forces refoulées et refoulantes, des forces en conflit en somme.

3) Il est encore des cas d'inhibition totale avec le triomphe total de la force refoulante. Ceci est dû à l'intensité de la force refoulante (exemples d'oublis cités dans la première partie). Il en est de même pour les rêves : dans les rêves d'enfants, le moi et le principe de réalité n'étant pas encore bien développés, la résistance qu'il oppose n'est pas très grande, et le refoulé réapparaît tel qu'il est. De même dans les cas où il n'est pas question de prohibition morale, par exemple dans les rêves concernant le désir alimentaire, les désirs refoulés réapparaissent sans avoir recours aux devers symboles. (première partie). Mais s'il s'agit de défense sérieuse, si la force refoulante est intense, le retour du refoulé se fait même en rêve sous le revêtement symbolique. Si le but des tendances et des désirs refoulés n'est pas conforme au surmoi, ce but peut varier, et les mêmes tendances alors se dirigent vers des buts plus légitimes. (exemple d'un rêve analysé par Frink).

De même dans les névroses, l'intensité très forte de la force refoulée (dans la plupart des cas des instincts sexuels) font irruption dans le champ d'activité malgré les mesures de prohibition morales du surmoi, et échappent ainsi à l'inhibition. Dans de tels cas le retour du refoulé profite de certains trucs de forme. Les deux forces en lutte, les deux forces en interférence sont de grande intensité, car l'une représente les besoins les plus forts de l'organisme (la plupart des cas le besoin sexuel), et l'autre l'ordre social qui lui oppose une résistance et ne lui reconnaît pas le droit de satisfaction sans borne. Et même dans le cas où les instincts jaillissent malgré les restrictions, ils se réalisent, se déchargent en partie seulement, visent d'autres buts et revêtent d'autres formes, agissent en somme de manière à choquer le moins possible le principe de réalité et le surmoi. C'est pourquoi au point de vue schématique, le mécanisme des névroses est identique à celui des rêves et des actes manqués. Comme l'avait signalé Freud "les névroses ont plus d'un

point commun avec les rêves et les actes manqués... Tout comme des rêves et les actes manqués, les symptômes névrotiques ont un sens" (Freud. Introduction à la psychanalyse, pp. 265-280). Les divers symptômes névrotiques sont dûs au "conflit de deux tendances opposées" (Freud, loc. cit. p. 325).

Dans les symptômes comme pour les rêves et les actes manqués, la force refoulée se décharge soit ouvertement et totalement, soit en partie et d'une manière déformée selon le degré d'intensité de la force refoulante. Ceci correspond à la déshinhibition de la force en interférence avec une autre, à différents degrés. Le retour du refoulé se remarque également dans la *sublimation*. La sublimation est le phénomène par lequel l'énergie refoulée, inhibée se réalise, se décharge en se déroband aux critiques du surmoi et au principe de réalité, car cette énergie vise alors des buts supérieurs au point de vue de la valeur éthique. Ici la déshinhibition est faite d'après une table des valeurs. Dans l'activité dite de sublimation qui est identique comme mécanisme aux autres formes de déshinhibitions, le but naturel des tendances est remplacé par des buts supérieurs au point de vue de valeur. Dans de tels cas, les tendances refoulées, inhibées se dirigent vers d'autres buts, et cette fois sans rencontrer de résistance de la part du moi. Ainsi s'exprime Freud à ce sujet: " La plupart des hommes peuvent mettre une grande partie de leurs instincts sexuels au service de leur activité professionnelle... Les instincts sexuels conviennent particulièrement... à la sublimation. Ils se dirigent vers des buts qui n'ont rien de sexuel, vers des buts auxquels on attribue plus de valeur. (Freud, "Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci", pp. 52-54). Selon Jones il conviendrait ici de souligner une nuance et dire, que "dans la sublimation, il ne s'agit pas de substituer un intérêt sexuel à la place d'un autre, mais il s'agit de la substitution d'une même chose dans une forme différente" (E. Jones, "La psychanalyse", la trad. en turc, İ. Şadan, p. 29).

D'après Freud, ce qui assure les grands progrès de la civilisation, c'est le refoulement. Grâce à cette activité de refoulement, les instincts incompatibles avec le principe de réalité se dirigent vers des buts supérieurs au point de vue social, sans rien perdre de leur charge énergétique. Ainsi, les instincts refoulés qui sont loin d'être détruits, trouvent la possibilité d'entrer en activité. Mais comme le souligne bien Jones, la sublimation, comme le refoulement, ne continue que grâce à un effort suivi. La déviation de l'énergie en question de son but naturel pour tendre vers des buts plus nobles, dépend sans aucun doute encore de la force du moi, car "dans certaines conditions les tendances sublimées retournent de nouveau à leurs anciens buts". (E. Jones, loc. cit. p. 29). Cette régression comme nous l'avons déjà dit, apparaît

sous forme d'enchaînements des stimulus dans certaines conditions dans les activités d'inhibition et de refoulement. Comme la sublimation est au fond un refoulement avec le retour du refoulé, elle nécessite un renforcement continu pour pouvoir être durable. (Exemples de sublimation). Tout comme le counter-conditionning, la sublimation à cause des activités d'inhibition et de déshinhibition qui sont à sa base, est un processus qui apparaît ou disparaît dans certaines conditions. La première activité concerne un stimulus et une certaine réaction, ensuite par l'inhibition de cette activité on obtient une seconde activité, un second système stimulus-réaction, voilà le mécanisme de la sublimation qui est une espèce de counter-conditionning, ou un tissu fait d'inhibition et de déshinhibition. Nous avons plus haut fait remarquer que l'inhibition était plus ou moins facile selon le système nerveux du chien et la jeunesse du réflexe. La sublimation, à cause des mécanismes d'inhibition et de déshinhibition qui sont à sa base, ne peut être réalisée que dans la jeunesse, au moment où la voie d'activité entre l'instinct et son but est neuve, c'est alors seulement qu'il y a des possibilités de changer cette voie. Et comme le fait remarquer Jones, dans la sublimation, les forces inhibées peuvent se déshinber. Du reste comme la force faisant l'interférence, autrement dit le moi est susceptible de changement, et comme ce moi est d'autre part au point d'intersection entre le monde extérieur et le monde intérieur; par une déviation de ce point les activités d'inhibition et de désinhibition qu'il réalise peuvent se paralyser. La régression d'ailleurs est la dissociation du système d'inhibition et de déshinhibition réalisé grâce à l'effort constant du moi, et le retour à des stades primitifs du début. La thérapie psychanalytique s'appuie encore sur le phénomène de déshinhibition, ou retour du refoulé. La névrose est la décharge des instincts refoulés dans l'inconscient, leur décharge avec toute leur charge énergétique, par des voies détournées, sous des formes déguisées, vers des buts différents de leur but naturel, et par des activités en apparence sans aucune signification, appelées symptômes. Ce que fait le psychanalyste, c'est d'apprendre à l'homme de faire décharger cette énergie par des voies plus normales, plus profitables à l'individu. Dans le langage de Pavlov c'est de remplacer les anciennes habitudes par de nouvelles, c'est obtenir un counter-conditionning, et ces deux systèmes de réaction (dans la névrose et après le traitement psychanalytique) sont très différents par leur sens autant que par leur valeur. Le but de la psychanalyse en somme, c'est de montrer au malade (au sujet) le sens de ses mauvaises habitudes, de les défaire, d'assurer la décharge par des voies normales, et appropriées de cette énergie refoulée dans l'inconscient. Les activités qui échappaient au contrôle du moi en se déguisant et en changeant de sens, se réalisent grâce au traitement avec l'intervention du moi et en méritant son approbation.

“ L'essentiel dans la psychanalyse est de rendre conscient ce qui était inconscient ”. (Freud, Introduction, p. 303). “ C'est une espèce de post-éducation ” (Freud. loc. cit. p. 483).

Comment se fait le traitement psychanalytique?

Le mécanisme de retour du refoulé : Dans la névrose, les instincts qui tendent à rechercher la satisfaction dans des objets et par des manières incompatibles avec le principe de réalité et les exigences du surmoi, sont repoussés dans l'inconscient grâce à la résistance opposée par le moi. Mais ces instincts refoulés ne sont pas détruits, ils essaient de frayer la voie vers le champ d'activité et se déversent, se déchargent par des actes monotones et insignifiants en apparence et auxquels le moi ne participe pas: les symptômes. Les symptômes remplacent justement les actes que le sujet aurait voulu faire, mais dont il est empêché, les symptômes bien qu'insignifiants en apparence se révèlent pleins de sens à l'examen. C'est justement la tâche du psychanalyste de faire le déchiffrement et de trouver le sens de la relation stimulus-réaction, et de découvrir l'instinct qui sert de stimulus en examinant uniquement la réaction. La psychanalyse ne se propose pas, comme les autres procédés de traitements à combattre directement les symptômes dans le but de les détruire, mais va aux sources mêmes, aux causes de ces symptômes qu'il s'agit tout d'abord de découvrir. Le symptôme est un effet-signe dû à une certaine cause (comme le rêve et l'acte manqué). C'est pourquoi le problème, la tâche consiste non pas à détruire cet effet-signe, mais d'en découvrir le sens. Ce sens est la cause même, et la cause du symptôme qui est un fait psychique est également psychique. La tâche de la psychanalyse est de comprendre la signification de ces symptômes, de détourner ensuite la charge énergétique des instincts des objets auxquels ils sont attachés (on se sert d'abord du transfert), et de diriger ensuite cette énergie vers des objets et vers des buts auxquels ils sont destinés, et ceci avec la collaboration du moi. Pour découvrir le sens des symptômes, il convient d'étudier les actions journalières des sujets avec leurs perturbations, leurs rêves, grâce au concours d'associations libres. De cette façon le champ de l'inconscient se trouve défriché. (Le transfert: son explication et sa définition que nous n'avons pas reproduit ici).

Pendant le transfert la tâche du psychanalyste est de renforcer le moi et de préparer le moi à goûter le plaisir que lui procurera la satisfaction des instincts par des voies normales, et lui faire tolérer la domination du principe de plaisir. De cette manière, le moi se fortifie et ne craint plus les instincts qui veulent jaillir de l'inconscient. En somme, si la névrose est:

“le système d’habitudes morbiles mal refoulées et se déchargeant de façon aberrante” (R. Dalbiez, *La méthode et la doctrine freudienne*, p. 252), la psychanalyse est une post-éducation, un traitement cherchant à délivrer le sujet de ces mauvaises habitudes. Cette post-éducation, cet essai de régir un nouveau système d’habitudes correspond au counter-conditionning de Hilgard et Marquis, inspiré des expériences de Pavlov. Dans cette espèce de conditionnement, le mécanisme essentiel est l’acquisition de nouvelles habitudes qui remplacent les anciennes. Ici de même (dans le traitement psychanalytique) les conditions sont les mêmes que celles du counter-conditionning: pour faire remplacer un ancien système d’habitudes par un nouveau, l’ancien système ne doit pas être une activité depuis longue date pratiquée, c’est pourquoi dans le traitement psychanalytique l’âge du sujet (sa jeunesse) de même que la récence de la névrose sont des facteurs de grande importance pour faciliter le traitement et en augmenter le rendement. L’inconvénient remarqué par Freud dans le traitement par l’hypnose, moyen dont il se servait au début et qu’il a remplacé par l’association libre, la rechute dans la névrose après un certain temps, la non-solidité des résultats obtenus étaient les inconvénients de l’hypnose (traitement). Le défaut de cette espèce de traitement provenait de ce que les inhibitions et les désinhibitions qui constituent la base de la post-éducation n’étaient pas de longue durée et continues. Du reste, la continuité des activités d’inhibition et de désinhibition qui demandent un renforcement continu, dépend de la constance de la force du moi. Ce que le traitement psychanalytique se propose, c’est justement d’assurer par certains moyens, de rendre le moi fort afin de le rendre apte à dominer et à réaliser les activités d’inhibition et de désinhibition voulues. Ajoutons aussi que dans la sublimation comme dans la névrose, il est question de la décharge d’énergie contenue dans l’inconscient, mais d’une façon déviée du but naturel, seulement, dans la sublimation d’énergie se dirige vers des buts qui sont supérieurs aux buts naturels au point de vue valeur sociale, tandis que dans la névrose l’énergie est déchargée par des voies non-appropriées, par des actes insignifiants, sans utilité pour l’individu, sans la collaboration du moi, sans lui procurer de plaisir, des actes en somme qui, tout au contraire des actes sublimés visent des buts inférieurs au point de vue valeur à leurs buts naturels. D’une part la décharge des énergies, dans la plupart des cas sexuels, par des voies non-appropriées occasionnent la névrose, d’autre part on a pensé plus tard à la possibilité des maladies organiques dues à la décharge inappropriée des instincts agressifs sous leur forme introjectée et projetée, dont Freud a signalé l’existence dans l’inconscient (après 1920). La considération des maladies organiques du point de vue psychique, et leur explication comme des effets des instincts agressifs retour-

nés vers le sujet lui-même, dans certaines circonstances, ont ouvert la voie à la "médecine ppsycho-somatique", médecine pratiquant l'observation et le traitement psychanalytique pour les traitements des maladies organiques. La médecine psycho-somatique se propose d'expliquer le mécanisme de la maladie (la décharge de l'énergie par des voies inappropriées) et de corriger ces habitudes morbides. Les forces mal refoulées qui donnaient lieu à des symptômes, se traduisent ici par des maladies organiques. (Parmi ceux qui sont à la tête de ce mouvement, (médecine psycho-somatique, on peut citer les noms de S. Dunbar, E. Weiss ; Alexander qui, par leurs observations et leur travail laborieux dans ce domaine, font faire de grands progrès tant au côté théorique que pratique de la question. Laforgue et Hesnard avaient signalé sous le nom de processus d'auto-auto-punition les instincts agressifs visant le moi. (Laforgue et Hesnard, "Le processus d'auto-punition"). Tous ces travaux peuvent être considérés comme les travaux précurseurs de la médecine psycho-somatique. On peut donc conclure que le processus de désinhibition ou le retour du refoulé peuvent se réaliser de différentes manières : soit dans la vie quotidienne par les actes manqués et les rêves, dans les névroses par les symptômes ou encore par les différentes maladies organiques, et enfin par la sublimation, autant d'activités inconscientes qui se réalisent d'elles-mêmes, ou encore ce processus ou cette activité peut être réalisé par le traitement psychanalytique. A la différence près que dans la psychanalyse dont le mécanisme est identique à celui des autres processus déjà cités, le malade ou le sujet analysé et le psychanalyste ont tous les deux un rôle actif, la désinhibition ne se fait pas d'elle même comme dans les autres cas. Le traitement est pour ainsi dire assuré par le renforcement de l'une des forces en interférence, et l'ancien système d'habitudes (le mauvais) cède sa place à un nouveau système par la désinhibition du premier et on assure ainsi une post-éducation.

2. LES CARACTERES COMMUNS AUX PHENOMENES D'INHIBITION ET DE REFOULEMENT

Dans la deuxième partie, nous avons déjà parlé de quelques caractères de l'inhibition et de l'excitation. Ces deux processus se caractérisent par la mobilité qui se traduit par l'irradiation et ensuite la concentration dans les hémisphères cérébraux. Et nous avons parlé d'une expérience à ce sujet faite par Irsanogorsky: la voilà en résumé: on plaçait le long de la patte du chien cinq petits appareils, dont celui placé le plus bas servait à l'inhibition et les autres à l'excitation. En répétant l'expérience de l'inhibition avec l'appareil

placé le plus bas, on observa l'irradiation de l'inhibition vers les points placés plus haut et ceci progressivement en gagnant successivement les points de plus en plus éloignés du premier point (inhibé). Par contre, en poursuivant l'expérience on observe le phénomène inverse: l'inhibition disparaît progressivement en délaissant les points dans l'ordre inverse, c'est-à-dire en commençant par le haut. Au cours de l'expérience donc, l'inhibition s'est irradiée du point par où elle avait commencé, pour se concentrer ensuite au même point.

Il est possible de trouver un caractère semblable dans le processus de refoulement de Freud; voyons d'abord à l'aide d'un exemple concret l'inhibition dans le phénomène de refoulement: Selon Freud certains oublis ne sont pas causés par la faiblesse de mémoire, mais sont des lacunes dues à l'interférence de certaines forces. Une contre-force peut venir bloquer un souvenir et le faire oublier, en l'inhibant. De tels événements sont très fréquents dans la vie quotidienne, dans de tels cas, l'oubli est un phénomène actif. Pour avoir un exemple clair, nous avons choisi un cas étudié par Frink: Dr. Frink était l'hôte d'une famille, pendant que le mari, la femme et leur invité lisaient en silence, la maîtresse de maison demande subitement: "Mais qui donc a écrit 'Le Paradis perdu'? n'est-ce pas Dante? Son mari lui répondit qu'elle confondait les auteurs du "Paradis perdu" et de l'"Enfer". Voici l'analyse que Frink fit à la demande de la jeune femme: Elle avoua son aversion ces derniers temps pour les hommes blonds, puis elle parla des hommes blonds qui lui venaient à l'esprit: elle s'arrêta sur quelqu'un d'autre, et c'était justement celui-là qui expliquait son aversion pour les hommes blonds et son oubli du nom en question. L'homme en question était son cousin germain, un homme très beau et blond; à seize ans elle avait été éprise de lui, mais en raison de leur parenté elle avait combattu ce sentiment et épousé un autre homme. Quand elle s'était mariée elle avait détruit les photographies de tous ses admirateurs mais elle avait oublié de détruire celle du cousin, tout à fait *par hasard*. L'aversion pour les hommes blonds était une réaction compensatrice contre le retour du refoulé. Son oubli du nom d'auteur était compréhensible, son cousin s'appelait *Milton*. Dans cet exemple l'oubli n'est pas dû au hasard; c'est un oubli plein de sens, dû à l'intersection de deux forces qui produisant une inhibition, ont fait disparaître le mot "Milton". Mais le mot disparu avait de nouveau apparu à l'analyse une fois la résistance levée, et le refoulé était de retour. Le phénomène en question ici correspond au refoulement et à l'inhibition à leur mécanisme et à leurs conditions d'apparition et il peut être exprimé dans les deux langages. De plus cet exemple peut être comparé à l'expérience de Krasnogorsky avec l'irradiation et la concentration de l'inhibition. En effet:

— Ce qu'on veut *refouler*, c'est ce qui concerne Milton (son nom, et l'amour qu'elle avait pour lui).

Mais le refoulement avait *irradié* et gagné d'autres points : l'aversion de la femme pour tous les hommes blonds.

— Tout comme dans l'expérience de Krasnogorsky, l'inhibition qui avait commencé à un point défini, avait gagné d'autres points en rapport de moins en moins étroits avec le premier point, elle s'était irradiée. L'inhibition avait ainsi frappé les autres "Milton" également.

Ce qui attire l'attention, c'est que dans le traitement psychanalytique c'est le retour du refoulé qui suit le même sujet que l'inhibition : à l'irradiation du refoulement succède la concentration au point par où il avait commencé, d'abord les points les plus éloignés et ensuite les points de plus en plus proches se libèrent du refoulement. Il est donc possible de discerner les mécanismes d'irradiation et de concentration de l'inhibition dans le phénomène du refoulement.

Un autre caractère semblable de l'inhibition et du refoulement est la *mobilité* :

Avec un certain stimulus (S) on peut obtenir une réaction absolue (R), ou encore avec ce même stimulus (S) on peut avoir une réaction (R1) conditionnelle. Autrement dit la relation S-R est remplacée par une nouvelle relation S-R1 (réflexe cond.). On peut également avoir avec (S) une deuxième réaction conditionnelle (R2); c'est ce que Hilgard et Marquis appellent "counter-conditionning", ce qui veut dire l'inhibition de R1 d'abord et puis la formation de R2 (S-R1). Ces processus assurent le remplacement d'une habitude par une nouvelle habitude, autrement dit, de deux réponses successives au même stimulus, la première est inhibée pour laisser l'activité à la seconde. Cette expérience montre la possibilité d'étendre la relation S-R dans la direction d'autres réactions R1, R2.

On peut considérer aussi un phénomène qui est le contraire de ces cas: ou l'activité dite "dominante" dont l'expérience est faite par Uchtomsky (Marinesco et Kreindler, les réflexes cond. p. 6) on introduit de force de l'eau dans la bouche d'un chat, ce qui oblige l'animal à avaler fréquemment. Ceci exprime une forte excitation de ce centre de déglutition. Ensuite on excite chez l'animal le point fléchisseur de la jambe comme réponse à cette excitation et, chose curieuse, on observe encore de la déglutition. Ceci veut dire que la réaction de déglutition est attachée également aux autres centres

d'excitations, de sorte qu'une même réaction répond à l'excitation de points différents. Ce qui montre qu'un centre fortement excité attire vers lui les autres ondes d'excitations produites par l'excitation d'autres voies. Autrement dit si on peut considérer ce phénomène comme dû à un mécanisme qui est tout la voie S-R est forte, tous les autres S1, S2 éveillent encore R, (le frayage): le contraire de celui de counter-conditionning. Dans le counter-conditionning à un stimulus (S) de nouvelles R1, R2 étaient attachées. Ceci montre les nouvelles possibilités dans l'acquisition des habitudes. Par contre l'expérience de l'Uchtomsky montre la fixité de la relation S-R. La force de la voie S-R, de la relation S-R ne laisse plus la possibilité à d'autres R1, R2. Est-il possible de voir ce même mécanisme de dominante dans le phénomène dit de "fixation" de Freud? Selon Freud il est question de fixation dans les cas où la relation entre l'instinct et son objet est trop étroite. "La fixation produit dans des phases du début de l'évolution et supprime la mobilité de l'instinct" (Freud, La métapsychologie, p. 35). Autrement dit la relation entre S et R a perdu sa souplesse et il n'est plus possible de remplacer cet objet par un autre. Le but quand il s'agit d'un instinct c'est le facteur qui permet à l'instinct d'atteindre son but et il n'est pas dès le début attaché à l'instinct ; il est susceptible de changement. Bien que les derniers buts des instincts ne varient pas, les objets amenant aux buts peuvent varier, la fixation supprime justement cette possibilité de variation des objets. Ici la relation étroite entre la fonction et son objet est la dominante et ressemble à la voie S-R, toutes les deux sont stéréotypées. Dans l'une (la fixation) la possibilité d'atteindre le but par de nouveaux objets, dans l'autre (dominante) l'établissement de nouvelles réactions et les nouvelles voies se trouve supprimées. Par exemple, si l'on considère un instinct quelconque, le sexuel, il atteint son but de satisfaction par des objets différents selon les étapes d'évolution qu'il traverse. Mais si l'instinct en question est trop fortement attaché à l'un de ces objets, on ne peut plus atteindre le but par des objets correspondant aux autres étapes de l'évolution, on reste fixé à l'une des étapes. La fixation à la mère en est un exemple. D'abord dans l'enfance les instincts sexuels, par leur forme diffuse, atteignent le but de satisfaction par l'objet-mère. Mais plus tard à la phase génitale, ces instincts doivent atteindre leur but de procréation grâce à un autre objet. Si la relation instinct-objet est très forte à la première phase, l'instinct ne peut plus passer au second objet, et ne peut atteindre le véritable but ou la précrocréation. On peut donc conclure que le counter-conditionning exprime une souplesse dans la relation S-R et laisse la possibilité de différentes réactions, tandis que la fixation ou une forte relation S-R ne laisse plus cette possibilité. Mais il conviendrait d'ajouter que le processus de fixation montre l'inconvénient d'un processus stéréotypé dans des cas limites

seulement, car ce qui permet l'établissement du réflexe conditionnel c'est le frayage de la voie entre le centre et la périphérie et la possibilité de cette voie frayée de se rattacher de nouvelles voies, autrement dit l'engloutissement par un centre d'activité-excitation de toutes les excitations plus faibles.

3. LA CONFRONTATION DE LA CONCEPTION DES COUCHES PSYCHIQUES DE FREUD AVEC LES POINTS DE VUE DE PAVLOV SUR L'ACTIVITE PSYCHO-PHYSIOLOGIQUE DU CERVEAU

(avec un coup d'oeil sur les points de vue de la psychiatrie moderne sur ce sujet)

Selon Freud la couche psychique appelée le ça est celle qui correspond aux instincts, autrement dit est celle qui représente la source de l'énergie brute. Tandis que d'après Pavlov la source d'énergie brute est la couche sous-corticale (I. Pavlov, *Psychologies of 1930*, p. 208) "The anatomical substratum of these activities (uncond. reflexes) is to be found in the suncortical centers, near the basal ganglia nearest to the cerebral hemispheres". Mais cette couche, bien qu'elle soit la source d'énergie brute, et assure les réflexes non-conditionnels, comme ceux d'alimentation, de lutte, de liberté et d'investigation, ne peut assurer à elle seule la vie de l'individu. Car l'activité de cette couche ne suffit pas pour mettre l'animal ou son organisme en contact avec le monde extérieur. C'est aux hémisphères qu'incombe la tâche de développer et de régler ces relations. "The cerebral hamispheres, due to their exceptionnel reactivity and flexibility, make it possible for the strong although naturelly inert, subcortical centers... to react by appropriate responses to extremly weak fluctuations of the environment".

On peut penser à faire correspondre la couche psychique du ça (avec son contenu, les instincts), à la couche sous-corticale avec son inertie et les réflexes non-conditionnels qu'elle assure, et d'autre part la couche psychique du moi chargé d'assurer les relations de l'individu avec le monde extérieur et de régler en même temps cette dépense d'énergie aux hémisphères cérébrales. Pavlov a essayé de démontrer l'importance des hémisphères grâce à de nombreuses expériences: un chien dont on a extirpé les hémisphères cérébrales se trouvait condamné à la mort par la diminution de ses relations avec le monde extérieur. Chez un tel chien les instincts ne trouvent la possibilité de satisfaction que grâce à un nombre restreint de stimulu. "Chez un chien aux hémisphères extirpées le monde extérieur et le monde intérieur se trouvent rétrécis" (I. Pavlov, loc. cit. p. 208). Le rôle des hémisphères est d'une part augmenté

et de mettre en activité l'énergie brute de la couche sous corticale, et d'autre part de régler, de freiner cette énergie par le processus dit d'inhibition. Grâce aux réflexes conditionnels, les hémisphères ajoutent au nombre limité d'agents du monde extérieur qui servent de stimulus, un nombre illimité d'agents et par l'activité d'inhibition limite et freine cette énergie et la dirige vers des buts innombrables. Chez un chien aux hémisphères extirpées, il ne reste aucune possibilité de réaction et d'inhibition de la couche sous corticale. Du reste, dans les expériences faites sur les chiens aux hémisphères extirpées, on voit la nécessité de ces hémisphères pour l'inhibition. " With dogs with extirpated hemispheres, there is no end to it (unsoond reflex).. with.. an hungry dog the uncond. food ref... continues from theree to four hours... the same applies. to the freedom ref... to the fighting reaction... can manifest daily, for months and even years a furious aggressive reaction " (Pavlov loc. cit. p. 214). Tout comme le moi qui est chargé de freiner, de mettre en inhibition les instincts surgissant du ça et de leur donner droit de satisfaction, de décharge, dans la mesure où ils sont conformes aux prescriptions du surmoi et au principe de réalité, "cerebral hemispheres, in some manner, overcome the described inertia of the subcortical cenetrs with respect both to excitation and inhibition, since in a large number of cases the hemispheres must stimulate the organism to activity or to stop one or another of its activities through the intermediary of subcortical centers. " (Pavlov, loc. cit. p. 215). Cette description convient et s'applique à celle des relations du ça et du moi et du surmoi. Et ces différentes couches physiologiques peuvent être confrontées avec le schéma de la personnalité psychique de Freud. Nous croyons que les mécanismes et les relations ou l'interaction des régions sous corticales et des hémisphères décrites par Pavlov après maintes expériences faites sur le chien, ne sont au fond que l'explication dans le langage physiologique des bases physiologiques des couches psychiques imaginées et décrites par Freud dont les théories se basent sur l'observation du phénomène de refoulement. On pourrait dire que ces descriptions physiologiques sont faites par Freud dans le langage psychologique. Ainsi, le moi sert d'une espèce de pont entre le monde interne et le monde extérieur, il emprunte au monde extérieur les perceptions et aux instincts du ça l'énergie nécessaire et avec l'aide du surmoi il règle la décharge d'énergie. Et ce réglage, il le fait conformément à la réalité extérieure. Le moi est pour ainsi dire la couche externe, la croûte de l'appareil psychique. Challaye, encouragé sans doute par la conception de Freud qui considère le moi comme une entité corporelle, va jusqu'à localiser le moi "dans l'écorce cérébrale, dans la couche la plus externe du cerveau" (Challayes, Freud, p. 331). Le moi, placé entre le monde extérieur et le ça s'efforce de concilier ces deux. Dans le travail de réglage le critère ce sont les prin-

cipes du surmoi et le principe de réalité. "Le moi doit servir trois maîtres à la fois, et ces despotes sont: le monde extérieur, le surmoi et le ça" (Freud, Les Nouvelles Conférences, p. 108). Ce réglage est réalisé physiologiquement par l'inhibition, et psychologiquement il s'exprime par le refoulement. Et on peut dire alors que les conceptions de Pavlov et de Freud au sujet de l'activité de réglage, conception basée sur l'expérience chez Pavlov, sur l'observation chez Freud, suivent des voies parallèles. Et d'autre part, les explications et les théories de Freud au sujet de l'activité psychique de l'homme, du schéma et du mécanisme de la personnalité psychique de l'homme se trouvent confirmées par les opinions de Pavlov basées sur l'expérience et l'observation des faits physiologiques.

Seulement, comme nous l'avons déjà dit plus haut, il ne faut pas oublier de signaler une différence qui a pour cause la différence d'objets d'études (le chien et l'homme), différence qu'il faut se rappeler pour l'explication du mécanisme de l'activité psychique. En somme les relations à régler chez le chien sont des relations qu'il faut d'abord établir entre les conditions du monde extérieur (psychique) et l'énergie venant de la région sous-corticale, tandis que chez l'homme, il est question en outre de régler le moi par rapport au monde des valeurs et des normes sociales et au principe de réalité, valeurs et principe propres à l'homme. Mais comme l'avoue du reste Pavlov, les expériences faites par lui et les résultats obtenus concernent la base de la psychologie, c'est aux psychologues qu'incombe la tâche de s'occuper des étages supérieurs. Les critères objectifs que nous possédons ne peuvent sans doute que contrôler une partie seulement des processus psychologiques, et le mécanisme du schéma entier. Chez un chien dont on a extirpé les hémisphères cérébrales la possibilité de relations avec le monde extérieur s'appauvrit et l'activité d'inhibition étant devenue impossible, la décharge d'énergie se fait d'une façon déréglée.

L'affaiblissement du moi, d'autre part, occasionne la décharge de l'énergie du ça d'une façon déréglée et illimitée. Ceci correspond aux différents degrés du refoulement. Ainsi, par l'affaiblissement du moi, selon la charge énergétique déchargée non conformément au principe de réalité et au surmoi on a les rêves, les actes manqués ou encore dans le cas d'une charge énergétique plus grande les différentes névroses. Dans toutes ces décharges déplacées, la seule différence est, selon Freud, une différence de qualité et non de quantité. Autrement dit la question est la variation plus ou moins grande du rapport entre la force du moi chargé de contrôler le ça et d'agir conformément au principe de réalité et l'intensité du ça.

On peut, d'autre part, jeter un coup d'oeil rapide sur les conceptions modernes de la psychiatrie et voir jusqu'à quel point les points de vue de Pavlov et ceux de Freud concordent avec ces points de vue. Un rapide coup d'oeil montre les conceptions de Pavlov basées sur des expériences physiologiques à possibilités limitées et celles de Freud basées sur l'observation, et dues à son esprit intuitif de création, concordent avec les grandes lignes des conceptions modernes à ce sujet.

Les conceptions de Pavlov sur les relations et les fonctions de l'écorce cérébrale et les couches sous corticales sont à la base de la conception moderne. Seulement, sur ce sujet la psychiatrie a donné ces derniers temps plus de place à des observations plus précises et à des détails plus fins. D'abord la définition de Pavlov concernant la région sous corticale est un peu large et générale, (selon Pavlov) "les régions sous corticales se trouvent tout près des hémisphères, dans le ganglia-basal" (Pavlov, *psychologies of 1930* p. 208). Or la base du cerveau fut, ces derniers temps, l'objet d'étude des recherches plus minutieuses et on comprit "le grand rôle du diencephale, de l'optostrié, du thalamus, du corps strié, dans l'activité psycho-physiologique" (J. Delay, *la psycho-physiologie*, p. 40). La région appelée le diencephale a pris aux yeux des psychiatres une telle importance pour l'explication du monde affectif et celui des instincts, que selon l'expression de Haryey Cushing, là, (le diencephale), dans cette petite zone médiane et archaïque de la base du cerveau que pourrait cacher l'ongle du pouce, se dissimule le ressort essentiel de la vie affective et instinctive que l'homme s'est efforcé de recouvrir d'un manteau, d'une écorce, d'un cortex d'inhibitions" (J. Delaye, *Aspects de la psychiatrie moderne*, Presse médicale, 1950, No 64, p. 1122).

Ainsi, comme le fait bien ressortir J. Delaye, les recherches psycho-physiologiques qui visaient au début uniquement le cortex cérébral, se sont étendues à la base du cerveau (J. Delaye, *la psycho-physiologie*, 1948, p. 40). Delaye, après avoir signalé et fait allusions aux différentes recherches et expériences faites à ce sujet, résume ainsi son opinion : " Le rôle du cortex est essentiellement intellectuel, celui de la base essentiellement affectif. On peut dire, d'une façon générale : l'un est le cerveau des représentations et l'autre celui des affections. Mais entre les deux il y a interaction étroite, le cortex et la base se contrôlent mutuellement. " (J. Delaye, *loc. cit.* p. 48).

4. LA CONFRONTATION DES NEVROSES EXPERIMENTALES (CHEZ LE CHIEN) AVEC LES NEVROSES SELON LA PSYCHANALYSE

(au point de vue de mécanisme, et leurs conditions de formation)

Les névroses expérimentales avec leur mécanisme et leurs conditions de formation :

Pavlov a étudié les perturbations, les états pathologiques observés chez le chien soit à la suite d'une intervention chirurgicale, soit des états pathologiques d'origine purement fonctionnelle du système nerveux. Ici nous prendrons en considération les troubles fonctionnels et les expériences et observations faites à ce sujet.

Les expériences concernant les troubles pathologiques sont dues, certaines au hasard, et d'autres ont été faites à dessein.

La première expérience : (exp. du Dr. Eroféeff: Pavlov, leçons, p. 276). On a obtenu chez un chien un réflexe conditionnel de salivation à un stimulus de défense éveillant une réaction de défense. Le réflexe de défense était éveillé par le courant électrique. On a augmenté progressivement l'intensité du courant qui, au début, était faible. Mais ces courants, même de forte intensité ne produisaient chez l'animal aucune réaction de défense et activaient au contraire la réaction de défense. Ceci était dû à l'inhibition des centres et des réactions de défense. Et dans ces conditions l'expérience a duré pendant des mois. Seulement, à la suite des changements survenus dans les conditions de l'expérience, des faits inattendus arrivèrent. Ainsi, lorsqu'on changea systématiquement les points d'application du courant, et lorsqu'on excita différents points de la peau en même temps, les réactions du chien ont subitement changé: une excitation même la plus faible éveillait une réaction de défense et il n'y avait aucune trace de salivation, et d'autre part le chien qui était très calme au début était devenu nerveux et irritable. On peut donc dire qu'à la fin de l'expérience, le système nerveux du chien était tombé dans un état pathologique chronique. Ce fait inattendu a attiré l'attention des expérimentateurs.

Une autre observation fut faite peu après la première expérience par le Dr. N.R. Shnger Krestovnika (Pavlov, loc. cit. p. 277). On déterminait chez le chien la capacité de différenciation des couleurs. On avait établi d'abord un réflexe conditionnel de salivation à un cercle lumineux projeté sur l'écran. Puis on projetait une ellipse lumineuse sans la faire accompagner de nour-

riture. Une fois la différenciation établie, le chien répondait régulièrement par de la salivation au cercle et l'arrêt de salivation à l'ellipse. Le rapport des axes des ellipses était de 1/2, autrement dit la différence de forme entre les deux était frappante. A mesure que l'expérience avançait, le rapport des axes diminuait, et dans la dernière phase ce rapport était 8/9. A ce moment on remarquait un changement subit dans les réactions du chien : d'abord les réactions de différenciation au cercle et à l'ellipse disparaurent totalement et ceci se prolongea pendant des semaines. La disparition de réaction de différenciation ne concernait non pas seulement les dernières différenciations subtiles, mais même les plus grossières du début, et l'animal jusque là calme était devenu tout à coup nerveux et agité. Lorsqu'on reprit plus tard l'expérience, la différenciation fut très lente à obtenir et arrivé à la différenciation limite, la nervosité recommença chez le chien.

Une troisième expérience: Pavlov appliquait un stimulus négatif mécanique à la peau suivi de près d'un stimulus positif (Pavlov, leçons, p. 288) et cette expérience causait une nervosité chez le chien. Ici il consiste à éveiller deux réactions contraires au même stimulus.

Tous ces faits attirèrent l'attention de Pavlov et de ses collaborateurs. Ils se mirent alors à faire des expériences à ce sujet pour en observer les conditions. Le résultat et le sens des expériences était les suivants: " La rencontre dans des conditions particulières des processus d'inhibition avec celui d'excitation produit une rupture d'équilibre, entre les deux et le système nerveux tombe dans un état anormal pour un temps plus ou moins long. " (Pavlov, loc. cit. p. 279).

Dans la première expérience, la réaction de défense naturelle était inhibée. Dans la seconde expérience c'est la réaction conditionnelle salivaire à l'ellipse qui était inhibée. Alors qu'au début de l'expérience il y avait un certain équilibre entre les processus d'inhibition et celui d'excitation, une fois les conditions changées, (l'intensité de l'inhibition et de l'excitation), il fut désormais impossible de maintenir l'équilibre, et l'un des processus était devenu dominant, autrement dit un état pathologique se produisit. Selon les types de chien employés durant l'expérience l'état dominant une fois l'équilibre rompu était chez certains (les agités) en faveur de l'excitation, et chez d'autres (les calmes) à la faveur de l'inhibition. Ainsi, Pavlov arriva à formuler le résultat de ses expériences à ce sujet : qu'il y avait diverses névroses selon les réactions dominantes de l'inhibition ou de l'excitation. Du reste le traitement de ces deux types de névrose est différent l'un de l'autre (bromure ou repos). Le passage au cours de l'expérience de l'état normal au pathologique fut pour Pavlov une constatation de grande importance, car

il lui fut alors possible "de simplifier un tout indivisible, dont les parties étaient fondues, il fut possible d'en séparer les parties de faire ressortir la forme physiologique" (Pavlov, leçons, p. 288).

Voilà le résultat des expériences de Pavlov: La rencontre dans des conditions difficiles, des processus d'inhibition et d'excitation peut causer chez certains animaux la formation des états pathologiques. Autrement dit, la rencontre de deux processus contraires (inhibition, excitation) d'intensité égale peut produire chez certains animaux la rupture d'équilibre nerveuse. Certains animaux sont plus disposés au déséquilibre nerveux, ce sont ceux-là qui ont un système nerveux faible (facile à inhiber), ou ceux qui ont un système nerveux trop fort (excitable). Ceux qui sont dans la position intermédiaire ou ceux qui ont un système nerveux trop fort (excitable). Ceux qui sont dans la position intermédiaire ou ceux qui sont également aptes à l'inhibition et à l'excitation, ne tombent pas facilement dans l'état pathologique, dans quelque condition que ce soit. Et même chez l'un d'eux il fut impossible aux expérimentateurs de produire un état pathologique après de nombreuses expériences faites dans ce but (Pavlov, le siècle médical, p. 15).

Le grand service apporté par Pavlov fut celui d'ouvrir la voie à l'étude des états pathologiques d'une façon objective, fut-ce chez le chien. Il fut dès lors possible de produire expérimentalement des états de nervosité des chiens dans le laboratoire et d'étudier de près ces états dus à la rencontre des forces et ceci en faisant varier et en contrôlant les facteurs et les conditions de l'expérience, en somme d'une manière objective.

Pavlov, en remarquant l'identité de l'activité nerveuse supérieure chez l'homme et chez l'animal, essaya d'appliquer les résultats des expériences faites à ce sujet aux états pathologiques observés chez l'homme. Il expliqua que les états pathologiques de l'homme étaient également dus au conflit de forces et dépendait de la constitution. Il rattacha les états pathologiques à un schéma de conflit entre l'énergie venant de la région sous corticale et le freinage appliqué par le cortex. Et comme cause des états pathologiques de l'homme, il accusait d'une part la constitution (dans la mesure où elle est un terrain propice à la nervosité) et d'autre part la condition sociale de l'homme: "Toute notre vie n'est qu'une lutte continuelle. Notre vie consiste en des luttes entre nos tendances, nos désirs et les conditions physiques et sociales de notre ambiance". (Pavlov, Encéphale, 1935, p. 388). Ainsi, Pavlov a esquissé le schéma de l'explication dynamique donnée par la psychanalyse au sujet des névroses, et il a conçu la névrose non plus comme une destruction (comme on le faisait jusqu'alors), mais comme un état survenu à la suite d'un conflit et tâché d'expliquer ces forces en conflit chez

l'homme. Et poussé par son intérêt dans ces questions, il avait essayé d'expliquer les états d'obsession, d'hystérie, de paranoïa chez l'homme en s'appuyant sur ses opinions sur la physiologie du système nerveux et selon son propre point de vue. Mais ce qui est d'un grand service pour la psychiatrie et la psychanalyse, ce sont les expériences de Pavlovo sur les névroses expérimentales. Quant à ces opinions sur la névrose chez l'homme, elles montrent son intérêt aux problèmes concernant l'homme.

Pour Pavlov "l'état normal de l'activité nerveuse dépend de l'équilibre continu des processus d'inhibition et d'excitation" (Pavlov, Encéphale, 1931, p. 632), tandis que l'état pathologique résulte du conflit de ces deux processus, selon Pavlov cet équilibre est difficilement réalisé par certains types de chiens.

Mais Pavlov ne donne pas d'explication au sujet du mécanisme-même de l'état d'équilibre et de celui de l'état pathologique, cette explication est plutôt donnée par les points de vue psychanalytiques.

Différences entre les procédés employés dans les névroses expérimentées et ceux de la psychanalyse:

Freud d'abord explique la névrose comme une lutte, un conflit entre les couches psychiques et il s'arrêta sur les conditions de ce conflit dans les conditions normales et pathologiques. Il interpréta les troubles remarqués dans la personnalité psychique, les légères perturbations comme les actes manqués, les oublis, faits de moindre importance tout comme les perturbations plus graves qui s'expliquent toutes par le conflit des forces psychiques et l'équilibre rompu à différents degrés à la fin de la lutte. Il considère comme autant de "symptômes" les cas pathologiques de la vie quotidienne (actes manqués, oublis), les rêves et les états pathologiques qui sont l'objet de la psychiatrie. Les symptômes sont dus au retour de l'énergie avec la même charge, dans certaines conditions. Selon Freud les symptômes sont des activités effets-signes dues à la décharge de l'énergie et la quantité de l'énergie ainsi déchargée est égale à celle de l'énergie refoulée. Ainsi, la psychopathologie telle qu'elle est conçue par Freud avec son aspect dynamique et économique serait l'application des lois de la thermo-dynamique de la conservation et de la transformation de l'énergie, au monde psychique.

La tâche de la psychanalyse est justement de redresser cet équilibre rompu. Pour ceci il faut d'abord connaître les forces qui entrent en conflit (c'est la thérapie). Ainsi, l'énergie déviée de sa voie normale, et qui se déchargeait par des voies inappropriées se trouve remise dans sa voie nor-

male et dirigée vers le but qui lui convient, l'équilibre des forces se trouve ainsi rétablie. La thérapeutique par la psychanalyse, le rétablissement de l'équilibre montrent la connaissance à fond des forces en question, de même que celle des conditions du conflit. Car Pavlov avait étudié dans ses expériences le passage de l'état normal à l'état pathologique, mais, dans ses expériences il n'avait pas donné une place au retour à l'état normal, il assurait ce passage à l'état normal ou en donnant aux chiens certains médicaments (la bromure), ou en les laissant à leur aise selon les types de chiens. Tandis que Freud se proposait d'étudier ces forces en conflit qui se trouvaient dans une impasse (dans la névrose), de les redresser afin de les diriger vers des buts profitables à l'individu. Ainsi, en trouvant le chemin de retour qui conduit de la névrose vers le normal, il a apporté des preuves à l'appui de ses théories et points de vue et mis en évidence la part de vérité des explications sur le passage de l'état normal à la névrose.

Donc Pavlov a étudié expérimentalement et d'une façon objective le passage de l'état normal à la névrose, tandis que Freud a étudié cliniquement et proposa les procédés de thérapeutique pour le passage à l'état en étudiant les forces ou éléments du conflit, en agissant sur eux autrement dit sur la couche psychique, en renforçant certaines forces en défaillance et a trouvé le moyen de rétablir l'équilibre.

LA CONTINUITÉ DANS LE PASSAGE DE L'ÉTAT NORMAL AU PATHOLOGIQUE :

(chez Freud et chez Pavlov)

Freud a expliqué de la même manière, par le même mécanisme, le trouble psychique le plus léger comme le cas le plus grave: tout dépendait du retour du refoulé par la voie inconsciente. La différence essentielle entre les états de nervosité remarqué tour à tour chez tout le monde et l'état de névrose proprement dit était due à la quantité de l'énergie (et non à sa qualité) qui était de retour sous forme de symptôme. Les conditions qui jouent un rôle dans le processus de refoulement et dans le retour du refoulé sont d'une part l'intensité des forces en conflit (le ça, le moi, le surmoi), et d'autre part des agents qui ont un rôle dans le développement de ces forces tels que la constitution, l'éducation et les influences sociales. Nous avons vu du reste que l'on pouvait expliquer par le mécanisme et les conditions de l'inté-férence et de l'inhibition les phénomènes dûs au refoulement (les actes manqués, les rêves, les névroses).

Quant à Pavlov, il n'a pas essayé d'appliquer aux névroses expérimentales, les explications qu'il proposait pour les états normaux observés au cours de ses expériences; il est même allé jusqu'à avouer "de n'avoir pas trouvé une théorie rattachant à une base commune" tous ces cas de névrose expérimentale. (Pavlov, Les réflexes cond. p. 365).

Pavlov a étudié, d'une part, les expériences de réflexes conditionnels et, d'autre part, les névroses expérimentales; il considéra séparément ces deux questions. Les névroses expérimentales, selon lui, arrivent dans certaines conditions, mais ces conditions, il ne les a pas ouvertement expliquées, et il a avoué de n'avoir pas trouvé une base commune pour tous ces cas. Du reste il convient de faire remarquer qu'au cours des recherches faites après lui, dans les expériences que l'on poursuivait dans la même direction, on a reconnu une ligne de démarcation entre les légers états de nervosité et les véritables cas de névrose. Ainsi, selon Mair (cité par Hilgard et Marquis, p. 285), il faut faire "a distinction between nervous, agitated behavior, often observed in difficult discrimination of conflict situations, and a definitely abnormal breakdown... (and) restrict the use of the term "experimental neurosis" to the latter"). Mais il convient de rappeler ici un fait, c'est que Pavlov avait toujours, au cours de ses expériences, rencontré ces petits états de nervosité tels que la somnolence, l'agitation, le trépigement, états où prédominait tantôt le processus d'excitation et tantôt celui d'inhibition. Mais bien qu'il soit utile au point de vue pratique de mettre une limite entre ces deux espèces d'état, ce qu'on fait du reste en considérant à part et d'un point de vue plus indulgent les états de légère nervosité, tels que les lapsus, les oublis... qu'on sépare de véritables névroses. Mais, considérés au point de vue du mécanisme et de leurs conditions de formation ces deux séries d'états montrent une continuité.

De même que les états de nervosité de tous les degrés, depuis celui constitué par une légère perturbation jusqu'à celui qui dénote l'état le plus grave, tous les états en somme plus ou moins éloignés de l'état d'équilibre psychique s'expliquent par le même processus, c'est-à-dire par le conflit des forces et par le refoulement ou l'inhibition ratés, autrement dit par l'interférence des forces qui se fait selon l'intensité des forces, de même dans les états de nervosité rencontrés au cours des expériences sur l'établissement des réflexes conditionnels allant de légères somnolences, des agitations, des trépigements jusqu'aux névroses expérimentales proprement dites, on peut voir le même principe. Ce principe est la réussite plus ou moins grande du processus de l'inhibition qui se trouve à la base de l'établissement de tout réflexe conditionnel, autrement dit de l'interférence qui dépend de l'intensité. Voyons

à l'aide d'exemples les différents degrés possibles de l'inhibition (de l'interférence) selon l'intensité et la qualité des forces en conflit:

Nous avons d'abord vu plus haut que pour obtenir l'inhibition qui semblait la plus facile et la plus élémentaire et qui se trouve à la base de tout réflexe conditionnel, il fallait respecter une condition: la réaction à conditionner devait être du point de vue physiologique et biologique moins importante que l'autre. C'est pourquoi, dans une expérience faite par Pavlov qui prit comme stimulus le courant électrique et l'acide, il ne fut pas possible d'inhiber la réaction de défense pour greffer à sa place la réaction à l'acide. On n'a pu rattacher la réaction à l'acide à celle qui est faite au courant électrique par le conditionnement. Ceci veut dire que la réaction de défense n'a pu entrer en interférence (et n'a pu être inhibée) avec une réaction moins importante tant au point de vue physiologique que biologique: la réaction à l'acide. Il faut donc respecter un certain rapport d'intensité entre les forces en conflit.

De même, si nous nous imaginons une personne dont le surmoi n'exerce aucune contrainte sur son moi, les forces contenues dans le ça de cette personne se déchargeront sans rencontrer de résistance. Il ne sera question, dans ce cas, ni d'interférence, ni d'inhibition. Car pour qu'il y ait interférence, pour qu'il y ait conflit, il faut une contre-force en face de l'énergie contenue dans le ça: il faut une contre-force bloquant cette énergie. Comme l'exprime bien Freud "pour les barbares il n'est pas difficile d'être en bonne santé, tandis que pour les gens civilisés c'est là une lourde tâche". (Freud, Abrégé de psychanalyse, p. 55). Ainsi, un ça se déchargeant sans rencontrer les remontrances d'un surmoi, sans rencontrer une résistance faite par le moi conformément au principe de réalité, les instincts sexuels d'un pareil ça donneraient lieu à des aberrations sexuelles et les instincts agressifs à diverses espèces de crimes enfreignant les normes sociales. Mais l'activité de résistance du moi et du surmoi s'exerçant sur le ça, commence à se développer et à fonctionner dès l'enfance chez l'homme vivant en société. Le complexe d'Oedipe en est la première expérience. De cette première expérience qui n'est autre chose que le conflit entre le ça, le moi et le surmoi et qui est leur première rencontre, ou l'homme sort vainqueur, ou il est vaincu, et porte désormais l'empreinte de cette défaite, c'est la névrose. Pour qu'il puisse être question d'une interférence, d'une inhibition, il faut en face d'une force déjà existante, une seconde force opposée à la première et d'une certaine intensité, car dans ce cas seulement il y aura un conflit. Et nous avons déjà vu qu'on avait les différents degrés de l'inhibition et de l'interférence selon la qualité et l'intensité de ces deux forces. Comme l'avait bien fait remar-

quer Pavlov, pour qu'il puisse être question du degré d'importance des forces au point de vue qualitatif, il faut que les réflexes, les forces en conflit soient d'intensité égale, que les énergies soient saturées. C'est pourquoi la réaction de défense au courant électrique ne se laissait inhiber que chez un chien qui avait faim, dans le cas contraire, bien que le besoin alimentaire soit plus important, si le centre lui correspondant n'est pas bien chargé, la réaction de défense passait au premier plan. De même, dans les relations du ça avec le moi, nous avons vu l'influence des mêmes facteurs sur l'inhibition. Jetons maintenant un coup d'oeil sur les névroses expérimentales de Pavlov : Pavlov décrit les névroses comme des phénomènes dus à la rencontre de l'inhibition avec l'excitation dans certaines conditions difficiles. Quelles sont ces conditions difficiles: au cours de l'expérience, des deux réactions presque d'égale importance (la défense et l'alignement), la réaction de défense était inhibée pour un certain temps, tant que le courant n'était pas d'une très forte intensité. Mais en appliquant le courant à plusieurs points de la peau, le rapport d'intensité entre les deux réactions avait changé. Alors l'interférence qui avait lieu jusqu'à ce moment par l'inhibition d'une des réactions n'existe plus et les deux réactions s'exercent à leur guise.

Pendant la guerre mondiale 1914-1918, les névrosés de guerre montrant des symptômes d'hystérie, furent un objet d'étude sous le nom de névrose de guerre. Nous pouvons interpréter ces névroses de guerre dans le langage de Pavlov: ("des névroses expérimentales"): On peut considérer ces cas de névrose comme équivalents aux expériences de névrose expérimentales où l'on mettait à l'état d'inhibition la réaction de défense à l'aide de la réaction salivaire. Dans les névroses de guerre il est également question de conflit des forces: les forces représentées d'une part par les instincts de conservation et d'autre part par les ordres de sacrifice de soi (pour sauver la patrie) venant du surmoi, et les instincts de conservation inhibés pour un certain temps retrouvent le moyen de se décharger par la névrose. D'après les recherches faites après la seconde guerre mondiale sur les névroses de guerre on peut ainsi décrire les névroses: "un conflit entre l'instinct de conservation... et le sentiment de devoir... l'état d'anxiété dû au conflit des forces opposées" (The psychiatric quarterly, p. 275, 1946). Mais les névroses ne se remarquent seulement que chez une partie des gens prenant part à la guerre, la névrose, comme l'avait bien souligné Freud et Pavlov, est une affaire de constitution.

Dans la seconde expérience de névrose: Dans ce cas, la névrose provenait de l'équilibre rompu par la présentation presque simultanée de deux stimulus presque identiques, éveillant deux réactions d'intensité et d'import-

tance égale (réaction alimentaire). Le cas normal (sans névrose) de cette expérience s'obtenait avec la présentation des stimulus d'une certaine différence entre eux. Cela veut dire que l'interférence des réactions disparaît lorsqu'on éveille en même temps aux mêmes stimulus (dans l'expérience presque la même) deux réactions tout à fait opposées.

Il en est de même pour les cas de névrose chez l'homme: si deux stimulus presque identiques (ou tout à fait identiques) nécessitent des réactions opposées, le phénomène d'interférence devient difficile (comme dans le complexe d'Oedipe). Quant à l'explication des états de névrose observés chez les animaux d'expérience, ce ne sont pas là des états montrant une discontinuité avec les états considérés comme normaux et observés au cours de l'établissement des réflexes conditionnels. Les différentes agitations, la somnolence, la paresse (et même peut-être les remontrances remarquées chez l'animal contre les attachements et que Pavlov appelle réflexe de liberté) ne sont au fond que de légères filtrations plus ou moins légères de l'excitation ou de l'inhibition (selon la constitution des animaux), des réactions en somme qui échappent à l'inhibition. Du reste, ce qui attira ces dernières années l'attention, ce fut l'état de nervosité que stimulent les expériences de réflexes conditionnels, même celles qui se passent dans des conditions les plus normales. Tandis que dans les expériences de labyrinthes, même au cas où "le problème à résoudre est très difficile, on ne rencontre jamais de nervosité (Anderson et Liddle, *Archives of neurology*, p. 330, 1935), et les observations de même ordre ont montré également que "la nervosité se produit toujours par le conditionnement" (loc. cit. Anderson et Liddle, p. 330). Et les expériences faites avec les labyrinthes et le conditionnement ont conduit les expérimentateurs à la conclusion suivante: "que les procédés de réflexes conditionnels conduisent à la névrose" (Mêmes auteurs, loc. cit. p. 330). La cause doit sans doute être attribuée à la fatigue provenant de l'inhibition qui est à la base du phénomène d'interférence et de tout réflexe conditionnel, fatigue du système nerveux qui peut, pour certaines constitutions dans certaines conditions, aller jusqu'à la rupture d'équilibre. En somme, la rencontre de deux réactions différentes et l'inhibition de l'une de ces réactions sont la cause de nervosité de différents degrés selon les constitutions et les conditions de l'expérience.

Nous avons déjà dit qu'à la base de tout réflexe conditionnel il était question d'une inhibition, de sorte qu'une réaction naturelle à un certain stimulus est inhibée et à sa place s'établit une autre réaction opposées produit une certaine fatigue du système nerveux, fatigue dont le degré dépend du système nerveux du chien et du rapport de l'intensité des réactions.

Tandis que si on donne à l'animal la possibilité d'exécuter le mouvement voulu, de répondre en somme au stimulus donné par la réaction voulue, autrement dit les expériences de labyrinthes n'ont pas comme mécanisme cette collision de forces et ne préparent pas par suite à la névrose.

Chez l'homme comme chez l'animal d'expérience l'énergie mobilisée doit être dépensée. Si le processus d'excitation est inhibée par un contre-processus, cette énergie cherche à se décharger par d'autres voies et d'une façon nuisible au système nerveux et se remarque alors chez le sujet une décharge d'énergie inappropriée au stimulus et des états de névrose faisant disparaître tous les réflexes conditionnels obtenus jusqu'à ce moment, ces divers états de nervosité ne veulent dire autre chose que la décharge de l'énergie refoulée, inhibée par la voie de l'inconscient.

Nacht souligne la décharge de cette énergie qui se fait par la voie du conscient dans le cas normal et par celui de l'inconscient dans les cas pathologiques et l'exprime ainsi dans le langage physiologique: " Ce qui différencie dynamiquement le processus conscient du processus inconscient, c'est la canalisation de son énergie. On peut dire en résumé que dans le premier cas elle est dirigée à travers le cortex et *principalement* les voies pyramidales et que dans le second cas elle emprunte un *circuit réduit*, fourni surtout par les centres *sous-corticaux* et le système *neuro-végétatif*. (S. Nacht, De la théorie à la pratique psychanalytique, p. 104, 1950). Cette dernière façon de décharge (sous-corticale) donne lieu à des névroses, ou encore à diverses maladies organiques (par la voie neuro-végétatif). On peut donc dire que l'énergie se déchargeant par la voie inconsciente s'exprime ou par les symptômes (névroses), ou bien par diverses maladies organiques. Les symptômes sont des activités dont le sens échappe à la conscience, la décharge ne se faisant pas ici par la voie des pyramides, il est question dans ce cas de la décharge de l'énergie brute de la région sous-corticale. Autrement dit. la perte, la dissolution des processus qui assurent l'évolution psychique de l'individu, processus dus au travail d'inhibition et d'interférence exercée par le cortex cérébral sur l'énergie brute des régions sous-corticales. Comme l'exprime bien Freud "la névrose veut dire la destruction des étapes d'évolution, le retour aux étapes antérieures et non pas la destruction de la vie psychique et intellectuelle." (Freud, Essais ed psychanalyse, p. 245).

Du reste, ce point de vue est en accord avec l'explication de H. Jackson selon Jackson les maladies du système nerveux doivent être comprises comme une régression survenue dans l'évolution, ou encore un déchainement des fonctions qui étaient entrées dans un certain ordre dans l'évolution phylogénétique et ontogénétique. (cité par Lhertitte, les mécanismes du cerveau,

p. 117). Jackson distingue deux phases dans tout état de nervosité : la première correspond à la perte de contrôle des fonctions supérieures, la seconde la libération des fonctions inférieures. L'effondrement se fait donc en deux phases, l'une négative (la disparition de l'inhibition), l'autre positive (la décharge d'énergie), et le chemin suivi est l'inverse de celui de l'évolution.

On peut donc dire que toute névrose est une régression dans l'évolution, et ceci également est applicable au rêve qui n'est en somme qu'une névrose en petite dimension.

Ces dernières années, on s'est mis à étudier la décharge de l'énergie (agression) par la voie neuro-végétatif donnant lieu à des maladies organiques, sous le nom de médecine psycho-somatique. Dans les états de névroses étudiés par Freud, le rôle principal était surtout joué par les instincts sexuels, par contre la psychanalyse se propose de traiter par la même méthode (la psychanalyse) les diverses maladies qui ont le même sens que les symptômes et sont dues à l'activité inconsciente de l'instinct destructeur.

Ainsi, l'horizon de la psychanalyse se trouve élargie en visant le côté somatique et psychique de la personnalité qu'elle considère désormais dans sa totalité. D'autre part, à côté de cette série de recherches faites par voie analytique (psychanalyse et psycho-somatique), les recherches faites dans la direction inverse, en produisant expérimentalement des états de nervosité et des maladies somatiques, se poursuivent dans la voie synthétique. (Anderson et Liddell *Archives of neurology and psychiatry*, p. 1935).

On voit donc que les recherches avançant dans la voie ouverte par Pavlov, les recherches sur les névroses expérimentales viennent appuyer les explications des mécanismes et des conditions du processus du refoulement donnée par la psychanalyse (théorie et pratique: traitement). Tout le problème consiste dans le freinage de l'énergie de la région sous-corticale par l'activité d'inhibition du cortex cérébral et le réglage de l'énergie par l'interaction de ces deux couches. Et l'équilibre psychique dans l'état normal comme dans l'état pathologique s'explique par le conflit des forces.

